

N° 91

Automne / Hiver 2015

# CULTURE CORÉENNE

## DOSSIER SPÉCIAL

## LA CORÉE EN FRANCE : TOUR D'HORIZON DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



Photo couverture :

Instantanés d'événements culturels passés, en cours ou à venir, dans le cadre de la programmation coréenne de l'Année France - Corée 2015-2016.

Véritable feu d'artifice événementiel, cette programmation, permet au public français de découvrir de multiples facettes de la culture coréenne traditionnelle ou contemporaine et couvre de nombreux domaines : musique, danse, artisanat, arts plastiques, cinéma, etc.

**Directeur de la publication :**

LOH Ilshik

**Comité éditorial :**

Georges ARSENIJEVIC,  
JEONG Eun-jin, RYU Hye-in

**Ont participé à ce numéro :**

Hervé PÉJAUDIER, Thibaud JOSSET, Stéphane du MESNILDOT,  
Christine JORDIS, Pierre JOO, Mina SOUNDIRAM,  
Henri-François DEBAILLEUX, Patrice de la PERRIÈRE, HAN Yumi

**Conception graphique :**

YOO Ga-Young

**Culture Coréenne est une publication du Centre Culturel Coréen**

2, avenue d'Iéna, 75116 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue sont consultables sur  
[revue.coree-culture.org](http://revue.coree-culture.org)

N° 91  
Automne / Hiver 2015

# CULTURE CORÉENNE

## SOMMAIRE

---

2 Éditorial

DOSSIER SPÉCIAL :

La Corée en France : tour d'horizon des événements culturels

3 Année France – Corée : une remarquable ouverture pour les arts de la scène

7 Les grands événements de l'Année France - Corée  
Arts graphiques et plastiques

11 L'Année France-Corée, une fête de cinéma

LA CORÉE ET LES CORÉENS

15 Chusa ou le destin tragique d'un grand calligraphe

19 *Hyodo*, la piété filiale à la coréenne

L'ACTUALITÉ CULTURELLE

22 Corée en bouche

24 Oh Se-yeol, l'enfance de l'art

26 La déferlante des artistes plasticiens coréens en France : une invasion stimulante

INTERVIEW

29 Entretien avec Ahn Sook-sun, grande dame du pansori

VOYAGES, TOURISME

32 La Corée, un rayonnement à l'international

NOUVEAUTÉS

33 Livres et CD à découvrir

---

Chers lecteurs,

En septembre dernier, nous avons inauguré L'Année France-Corée 2015-2016 célébrant le 130<sup>e</sup> anniversaire des relations diplomatiques entre nos deux pays et de très nombreux événements d'envergure ont déjà eu lieu dans le cadre de la programmation coréenne en France ou bien sont en cours. De nombreux autres sont programmés pendant les mois qui viennent et on pourra, au total, en compter plus de 150 (principalement culturels, mais aussi touristiques, académiques, sportifs...) se déroulant dans l'Hexagone d'ici fin août 2016.

Même si on ne peut bien sûr rendre compte de ce feu d'artifice événementiel de manière exhaustive, il nous a néanmoins semblé naturel d'essayer d'extraire de cette belle multitude — même si c'est toujours un peu délicat et discutable — les événements culturels les plus importants et les plus emblématiques. D'où l'idée d'un « Dossier spécial » consacré à trois grands domaines du secteur de la culture, chacun d'entre eux faisant l'objet d'un article spécifique : musique et arts de la scène, arts graphiques et plastiques, et cinéma.

Le premier article de ce dossier, écrit par Hervé Péjaudier, surtitreur de pansoris, co-traducteur et spécialiste des arts de la scène, évoque les plus importants concerts et spectacles coréens de cet automne et ceux qui auront lieu durant les premiers mois de l'année 2016. Dans le deuxième article, le critique d'art, Thibaud Josset, fait un tour d'horizon des grands événements du domaine des arts graphiques et plastiques, qui ont eu lieu depuis septembre, et dont la plupart seront d'ailleurs toujours en cours en janvier-février (certains continuant même jusqu'en mars-avril). Enfin, le troisième texte de notre dossier spécial — dont l'auteur est le critique de cinéma Stéphane du Mesnildot — présente un panorama de la programmation cinématographique coréenne et met en évidence son caractère exceptionnel, avec notamment, entre autres, l'impressionnante rétrospective consacrée à Im Kwon-taek (74 films !) qui se prolongera à la Cinémathèque française jusqu'à fin février 2016.

J'espère, pour ma part, que ce foisonnant dossier spécial mettra en appétit ceux d'entre vous qui n'ont pas encore rejoint les rangs des nombreux aficionados de L'Année France-Corée !

Pour ce qui est de notre rubrique « La Corée et les Coréens », vous pourrez tout d'abord y découvrir le destin tragique d'un des plus remarquables

calligraphes de l'histoire coréenne, « Chusa », auquel le grand éditeur français Albin Michel vient de consacrer un livre particulièrement intéressant écrit par Christine Jordis. Puis, suivra un texte très instructif nous permettant de mieux comprendre la piété filiale à la coréenne (*Hyodo*) et ses préceptes d'essence confucéenne qu'une large majorité de Coréens observent encore de nos jours.

Quant à la rubrique « L'actualité culturelle », elle commence par une évocation du festival parisien de la cuisine de rue « Street Food Temple », qui s'est déroulé les 25, 26 et 27 septembre et dont la Corée fut, avec sa goûteuse gastronomie, un invité d'honneur particulièrement apprécié du public français. Changeant ensuite complètement de registre, nous vous ferons découvrir, à travers un article du critique Henri-François Debailleux, le peintre coréen Oh Se-yeol, un très bel artiste encore peu connu en France que le renommé galeriste parisien Baudoin Lebon, tombé sous le charme, a exposé dans sa galerie du même nom du 15 octobre au 21 novembre 2015. Enfin, Patrice de la Perrière, directeur du magazine « Univers des Arts », nous présentera un article évoquant la présence, de plus en plus marquante ces dernières années, des artistes coréens au sein des grands salons d'art français et autres manifestations dédiées à l'art contemporain.

Notre traditionnelle « Interview » sera cette fois consacrée à la grande dame du pansori Ahn Sook-sun, qui était invitée fin septembre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris et a remporté au Théâtre des Bouffes du Nord un énorme succès.

Pour finir, et vous donner un peu le goût de l'évasion en cette période hivernale, nous vous parlerons dans notre rubrique « Voyage et tourisme » des beautés naturelles et possibilités de loisirs de la région de Pyeongchang et du magnifique parc national d'Odaesan.

J'espère que ce numéro que nous avons voulu riche et varié vous plaira et profite aussi de l'occasion qui m'est donnée pour vous souhaiter de tout cœur de joyeuses fêtes et une très bonne et heureuse nouvelle année 2016.

Bien cordialement

LOH Ilshik  
Directeur de la publication

# Année France – Corée : une remarquable ouverture pour les arts de la scène



La création d'Ahn Eun-me, « Dancing Teen Teen », présentée au Théâtre de la Ville du 23 au 25 septembre, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2015, a enthousiasmé le public parisien. Ses deux autres spectacles, « Dancing Grandmothers » et « Dancing Middle-Aged Men », ont également fait l'objet de 7 représentations à Paris et en Ile-de-France.

Par Hervé PÉJAUDIER, directeur de la collection Scènes Coréennes aux éditions Imago

*Il ne faut pas sous-estimer le rôle que joue la diplomatie dans les relations entre deux États<sup>1</sup>. Cette année croisée célébrant le 130<sup>e</sup> anniversaire des relations entre la France et la Corée nous le rappelle, avec sa pléthore d'événements parmi lesquels les arts de la scène occupent une belle place, et ce jusqu'en août prochain<sup>2</sup>. Non sans en annoncer certains à venir, nous nous attacherons principalement dans cet article à quelques spectacles emblématiques auxquels nous avons déjà eu la chance de pouvoir assister durant cet automne inaugural, et qui nous offrent un bel exemple d'ouverture, au double sens du terme : début d'une œuvre, et largeur de vue. Ils sont, nous semble-t-il, un marqueur important de l'évolution, en France, d'une approche de la culture coréenne aujourd'hui.*

L'ouverture proprement dite offrit, le même jour, l'image double de la Corée dans toute son ampleur : tradition et modernité ! Pouvait-on rêver plus grand contraste, en ce samedi 19 septembre, que la présentation simultanée du plus archaïque des rituels royaux confucéens qui hypnotisa le public de Chaillot, et du plus électronique des rituels techno pop dont le char électrisa Paris en ouvrant la Techno Parade<sup>3</sup>. Le point commun en était le gigantisme radical, entre le hiératisme magique de cent chanteurs,

musiciens, danseurs, parés de leurs magnifiques costumes sur l'immense scène de Chaillot, et les déchaînements de décibels des trois chars enchaînant *deep-house*, *nu-disco* et *techno pop*, défilant pendant six heures dans Paris devant 350.000 personnes. L'ouverture se faisait grand écart, mais c'est bien sûr la complémentarité qui nous passionne. En effet, nous nous apercevons que chaque spectacle proposé après ce coup d'envoi/coup d'éclat interroge à sa façon le rapport entre tradition et modernité.



Le char de tête coréen de la Techno Parade qui a rassemblé, le 19 septembre 2015, 350 000 personnes dans les rues de Paris.

rations multicolores, tandis que sa troupe d'une vingtaine de chamanes et musiciens parvenait sans mal, malgré l'absence de surtitrage ou de traduction et la grande distance avec les derniers rangs, à communiquer pendant plus de trois heures avec les 800 personnes du public dans une communion vivante, faite de dons de nourriture et d'alcools, et de danses partagées. Un des jolis moments de ce rituel pour la longévité et le bonheur domestique fut sans conteste l'invitation faite à une trentaine de spectateurs préinscrits de monter sur scène et de se placer sous des cloches de tissus chamarrés pour y prononcer silencieusement les vœux qu'ils souhaitaient transmettre aux esprits, qui étaient, ce jour-là, particulièrement à l'écoute<sup>4</sup>.

À tout seigneur tout honneur, le Festival d'Automne à Paris a proposé cette année un programme aussi dense que passionnant. À rebours du gigantesque panorama de 2002, la directrice artistique Joséphine Markovits a choisi de concentrer ses atouts autour d'un « carré de dames », quatre femmes admirables, représentant quelque chose comme les quatre points cardinaux d'une scène coréenne qui ne se coupe jamais de la tradition, et la réinvente en s'y confrontant.

La *mudang* Kim Keum-hwa a encore une fois démontré qu'elle peut s'adapter à toutes les circonstances et à tous les espaces. Sur la vaste scène du Théâtre de la Ville, elle a bâti un immense autel entouré de chatoyantes déco-

Le lendemain, Ahn Sook-sun remplissait les Bouffes du Nord pour une très rare version à deux voix, *ipchechang*, du pansori *Sugungga*, qu'elle interprétait avec son disciple le surdoué et drolatique Nam Sang-il ; nous renvoyons le lecteur à l'entretien consacré ici-même à cette grande chanteuse (voir p.29), en ajoutant juste que, bien guidé par le surtitrage, le public français a été enthousiasmé par la dimension théâtrale et ludique de cette forme présentée pour la première fois en France<sup>5</sup>.

La chorégraphe Ahn Eun-me, grâce en particulier au Festival Paris Quartiers d'Été, commence à être bien connue du public parisien, qui a pu découvrir cette année au Festival



Le rituel *Mansudaetak-gut*, présenté par la célèbre *mudang* Kim Keum-hwa au Théâtre de la Ville, le 20 septembre 2015, a remporté un gros succès auprès du public parisien.

d'Automne le triptyque complet de la série *Dancing...*, consacré aux *Teen Teen*, aux *Grandmothers*, et aux *Middle-Aged Men*. Sociologique, générationnelle, cette approche se révèle avant tout poétique et aimante. Chaque spectacle suit le même schéma : la troupe offre sur une musique électro tonitruante une étrange chorégraphie, inspirée, on s'en aperçoit ensuite lorsqu'un film est soudain projeté, de danses improvisées par un échantillon pris au hasard dans toute la Corée, d'autant plus émouvantes que toujours joyeuses, in situ, et... projetées dans le silence. Enfin, surgit un groupe de la population concernée, danseurs amateurs si heureux de se mêler à la troupe. Au début, Ahn Eun-mi commence toujours par un bref solo, bijou ciselé mystérieux posant le thème, et termine en invitant le public à monter sur scène pour un moment de partage et de bonheur assez indescriptible. Cette trilogie a permis de faire découvrir, mieux que tout documentaire, une certaine âme de la Corée, d'une Corée pour laquelle danse et liberté sont fondamentalement liées, comme le revendique notre « danseuse au crâne chauve », qui se définit comme « baby mudang », petite chamane<sup>6</sup> !

Enfin, fut dressé un portrait exhaustif de l'œuvre d'Unsuk Chin, cette très grande compositrice d'aujourd'hui, élève de Ligetti, ayant su s'inventer un langage ne reniant rien, ni l'héritage de l'avant-garde, ni l'ouverture à « l'Autre », et à l'enfance, culturelle (*Alice*) ou personnelle (les souvenirs des marchés de Corée, *Gougalon*). Musique sans concession, d'une grande virtuosité, pleine de malice (*Akrostichon*), de théâtralité (*Cosmiggimicks*), de poésie (*Rocana*), à l'image de cette encore jeune femme telle qu'elle est apparue lors de la rencontre avec le public français<sup>7</sup>.

Une chamane qui spectacularise les *gut*, un pansori qui se théâtralise, une chorégraphe qui chamanise la k-pop et le *ppongjjak*, une compositrice contemporaine qui rêve de travailler avec la chanteuse de pansori Lee Jaram ; on voit à quel point notre carré de dames rafle la mise et redistribue les cartes.

Autre institution majeure, différente et pionnière, le Festival de l'Imaginaire propose aussi un panorama très ouvert, avec, en ouverture, deux beaux concerts consacrés aux « Maîtres du *sanjo* et du *sinawi* ». Ces sept musiciens nous ont ainsi proposé deux fois trois *sanjo*, cette forme soliste aussi austère que virtuose, « pansori sans parole » qui plonge ses

racines dans les rythmes anciens, tout en nous évoquant les sonorités les plus contemporaines. Le *sanjo*, qui a la poésie des musiques méditatives rares et exigeantes, avait un écrin parfait ces soirs-là au musée Guimet : sur une simple natte, dans un espace obscur précieusement éclairé, sans la moindre amplification, pour un public au silence attentif et à l'enthousiasme chaleureux<sup>8</sup>. Chaque concert s'est achevé par un *sinawi*, improvisation collective aux origines chamaniques ouvertes aujourd'hui aux influences du jazz, avec ses échanges d'ensemble et de solos : une débauche d'énergies partagées entre ces grands virtuoses, et avec le public, qui leur fit un triomphe<sup>9</sup>. Et s'annonce un riche programme à venir, avec un hommage à la danseuse Choi Seung-hee, « l'Isadora Duncan de Corée » (nov.), des stages et concerts de percussions *samulnori* par Kim Duk-soo et de danse *salpuri* par Kim Ri-hae (déc.), un récital de pansori à Rennes (mars), et un grand rituel *Ssitgimgut* par les chamanes hé-



Concerts de l'Ensemble The Sinawi, programmés les 23 et 24 octobre au Musée Guimet, dans le cadre du Festival de l'Imaginaire 2015.



Hommage à la grande danseuse coréenne des années 1930 Choi Seung-hee, par Yang Sung-ok et son ensemble. Fest. de l'Imaginaire 2015 : le 22 novembre à Sarzeau, le 24 à Cherbourg et les 28 et 29 à Paris au Quai Branly.



« Paris Nanjang 2015 », au Théâtre du Soleil du 16 au 20 décembre.  
Musique et danse traditionnelles de Corée, par Kim Duk-soo et ses musiciens / Festival de l'Imaginaire.

réditaires de Jindo (avr.), où la haute tenue de la tradition du sud-ouest répondra en écho au déploiement festif des « *mudang* inspirées » du nord menées par Kim Keum-hwa en septembre : heureux ceux qui auront pu assister aux deux.<sup>10</sup>

Mais il serait injuste d'oublier qu'à l'ombre de ces deux festivals majeurs, l'année France-Corée permet à de nombreux événements de se produire, dont nous voudrions citer trois montrant bien comment l'ouverture consiste aussi à élargir les publics, et à permettre les expérimentations. À Lyon, le très innovateur festival *Grame* mêle musique traditionnelle et recherche électro-acoustique sous des formes variées et créatives<sup>11</sup>. Rencontre inventive aussi, celle qui eut lieu à la Maison des Sciences de l'Homme, qui confronta le grand percussionniste Kim Dong-won et la jeune flûtiste Song Ji-yun au violoncelle chantant de Didier Petit et aux percussions vibrantes de Philippe Foch ; ce moment de pure improvisation, sans concession faite à autre chose qu'à l'écoute mutuelle, séduisit un public nouveau venu de tous horizons, prêt à voyager et vaciller entre les deux pays<sup>12</sup>.

Nouveau public aussi, en devenir !, que celui de ces élèves du primaire de plusieurs écoles parisiennes, qui ont découvert le pansori dans le cadre des ateliers pédagogiques

associés au Théâtre de la Ville. Le visage de ces enfants confrontés à la voix d'une chanteuse de pansori, entre effarement et fascination, ou les yeux brillants écoutant les aventures du lapin au fond des mers ou de la courge magique, avant de chanter en chœur (et en rythme) *Arirang*, montre à quel point les cultures peuvent se rencontrer sans a priori<sup>13</sup>. Le Théâtre de la Ville prolonge d'ailleurs son engagement coréen en 2016, avec une programmation très variée au sein de laquelle nous noterons, entre autres, les percussions claviers de Lyon dans une création d'Arnaud Petit autour de « pansori et littérature », et l'adaptation en théâtre musical *changgeuk* de la très sulfureuse *Madame Ong* (représentations surtitrées).

Autour du pansori, l'année 2016 s'annonce d'ailleurs fort riche, avec deux intégrales de *Simcheongga*, par deux grands maîtres bien différents, le phénoménal Bae Il-dong au Festival Made in Asia de Toulouse en avril, et la bouleversante Cho Joo-seon en juin au théâtre Graslin à Nantes : ce sera la première fois depuis 2002 que l'on pourra réentendre en France les presque 4 heures de ce *Dit de Simcheong*, un des plus fameux des cinq pansoris classiques conservés (représentations surtitrées).

En attendant, le pari est déjà gagné, donc, pour cette Année France-Corée — vue des nos scènes françaises — qui ne fait pourtant que commencer... Nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs de se référer au numéro précédent de Culture Coréenne, qui présente les temps forts de la programmation, et surtout de consulter le site : [www.anneefrancedcoree.com](http://www.anneefrancedcoree.com) ; chacun pourra y trouver de quoi poursuivre ce partage fécond.

<sup>1</sup> Sur le rôle de la diplomatie et ses enjeux culturels au sens large, nous renvoyons à la synthèse de M. Orange dans le numéro précédent de Culture Coréenne.

<sup>2</sup> Cette année croisée comprend à la fois une Année de la Corée en France (sept. 2015 - août 2016) et une Année de la France en Corée (janv.-déc. 2016).

<sup>3</sup> En fait, le *Jongmyo Jeryeak* eut une avant-première le 18, pour un public d'officiels politiques et culturels, marquant le début des célébrations.

<sup>4</sup> Festival d'Automne à Paris, 20 septembre, rituel *Mansudaetak-gut*, dans un Théâtre de la Ville complet dès les débuts de la réservation. La traduction de son autobiographie *Partager le bonheur* est parue spécialement ce jour-là aux éditions Imago.

<sup>5</sup> Festival d'Automne à Paris, 21 septembre, aux Bouffes du Nord, bondées d'un public sous le charme pendant 3 h. 30. La traduction commentée de *Sugungga, Le dit du palais sous les mers*, est parue en 2012 chez Imago.

<sup>6</sup> Festival d'Automne à Paris, Ahn Eun-me, Théâtre de la Ville (*Dancing Teen Teen*, 23-25 sept., *Dancing Grandmothers*, 27-29 sept.), Maison des Arts de Créteil (*Dancing Middle-Aged Men*, 2-3 oct.), etc. Voir [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com).

<sup>7</sup> Festival d'Automne à Paris, Chin Unsuk, Portrait 2015, rétrospective en 5 concerts, Maison de la Radio (9 et 10 oct.), Philharmonie 2 (27 nov.). À noter que le lecteur curieux peut se procurer toutes les œuvres citées en CD ou DVD.

<sup>8</sup> Ces concerts furent l'occasion pour beaucoup de découvrir le *cheolhyeongeum*, bizarre cithare *geomungo* à cordes de métal et aux techniques de

jeu de la guitare hawaïenne ! À souligner le travail de Pierre Bois, à la tête de la collection Inédit (Maison des Cultures du Monde), qui sortait pour l'occasion un nouveau disque consacré au *sanjo*, et un au *sinawi*, renforçant un catalogue aussi unique que précieux.

<sup>9</sup> Festival de l'Imaginaire, Ensemble The Sinawi, 23 et 24 oct., deux concerts différents, MNAAG Guimet.

<sup>10</sup> Festival de l'Imaginaire, cf. les programmes complets sur le site : [www.festivaldelimaginaire.com](http://www.festivaldelimaginaire.com). Stages de Kim Duk-soo à l'ARTA du 7 au 11 déc., de Kim Ri-hae au CDC Atelier de Paris-Carolyn Carlson du 14 au 18 déc.

<sup>11</sup> Journées GRAME, entre le 6 et le 20 nov., avec en particulier la chanteuse de pansori Cho Joo-seon, en duo avec la percussionniste Françoise Rivaland pour une création de Marie-Hélène Bernard. Présentation et programme : [www.grame.fr/journees-grame](http://www.grame.fr/journees-grame).

<sup>12</sup> MSH Paris Nord, le 27 oct. Par ailleurs, sous la direction de Jean-Marie Pradier et Lee Hyun-joo, (MSH), est paru un numéro spécial de Théâtre public (n° 218, oct. déc. 2015) consacré aux Scènes Coréennes, extrêmement complet.

<sup>13</sup> ARE, huit ateliers dans des écoles primaires, sept. oct., avec Choi Haneul, pansori, Sohn Zeen-bong, tambour, Hervé Péjaudier, comédien.

<sup>14</sup> Cf. le programme sur le site [www.theatredelaville-paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com). Spectacles cités : *Halla san*, 23 janv., Théâtre des Abbesses, *Madame Ong*, 14-17 avril, Théâtre de la Ville.

# Les grands événements de l'Année France - Corée

## Arts graphiques et plastiques



« The Future is now » / Friche La Belle de Mai, 28 août - 29 nov. 2015. Kim Ki-chul, « Sound looking-rain », 1995 - 2004.

Par Thibaud JOSSET, critique d'art

**Alors que la Corée se prépare à accueillir la France dès janvier, la culture coréenne est à l'honneur sur le territoire français\*. Au sein d'une programmation coréenne en France particulièrement riche, une poignée d'événements emblématiques se détachent et donnent le ton à cette année de commémoration croisée.**

Première exposition à avoir ouvert ses portes à l'aube de l'année France-Corée, *The Future is now!*, qui occupe tout un étage de la Tour-panorama de la Friche La Belle de Mai à Marseille, est aussi l'une des plus ambitieuses. Reposant sur un parti pris fort, elle se donne pour but de rendre compte de l'histoire d'amour qui unit depuis plus de cinquante ans la Corée aux arts multimédia et numériques. Au départ de la borne chronologique primordiale que fut l'émergence de l'œuvre vidéo de Paik Nam-june dans la fameuse galerie Parnass de Wuppertal en 1963, l'exposition nous convie à découvrir une part essentielle de la culture coréenne contemporaine. La progression se fait au travers d'un grand nombre d'œuvres issues de la section *nouveaux médias* du Musée National d'Art Moderne et Contemporain de Séoul, illustrant l'appropriation des nouvelles technologies par les créateurs au fur et à mesure de leur apparition. Notices biographiques et citations permettent de suivre les grandes étapes de l'évolution des arts numériques ainsi que les particularités de chaque artiste. Parmi les œuvres

les plus marquantes, on retient l'installation sonore de Kim Ki-chul *Sound looking-rain*, le *Domumentary Nostalgia* de Jung Yeondoo, qui tient en haleine tout au long de ses 84 minutes, le *Bird's eye View* de Ham Yang-ah, dont les ralentis somptueux figurent parmi les plus belles images de l'exposition, le *Dream II* de Ahn Se-kwon, prenant place sur le pont autoroutier de Chunggye, ou encore le déstabilisant jeu sur les projections et ombres portées du *Water-Shadow 2* de Kim Chang-kyun. Rassemblées, ces installations médiatiques rendent compte d'un large panel d'images et de sons issus d'un demi-siècle de vie quotidienne. Quelque chose d'émotionnellement inclassable s'en dégage, le sentiment d'un monde à part qui n'a de cesse de crier son élan vers un futur proche et pourtant inconnu.

Mais l'attraction numéro un de l'année France-Corée à Paris est sans aucun doute l'exposition *Korea Now!*, conçue et réalisée par la prestigieuse Korea Craft and Design Foundation au musée des Arts décoratifs. 150 artistes y exposent

\* L'Année France-Corée 2015-2016, en cours, célèbre, à travers tout un feu d'artifice événementiel, le 130<sup>e</sup> anniversaire des relations diplomatiques franco-coréennes. Elle comprend à la fois une Année de la Corée en France, qui se déroule de septembre 2015 à fin août 2016, et une Année de la France en Corée se déroulant, elle, de janvier à fin 2016.



« Korea Now! » / Musée des Arts décoratifs, 19 sept. 2015 - 3 janv. 2016.  
Soh Eun-myung, « The Lines ».

actuellement un total de 700 œuvres réparties sur trois niveaux. Le premier, occupant la grande nef, est consacré au design. On s'y promène dans une scénographie jouant sur la succession des volumes. Dans les petites salles adjacentes sont disposées en enfilade des sections dédiées chacune à un matériau ou à une technique spécifique, comme la laque sur bois ou la joaillerie. À noter l'importance de la collection de céramiques qui fait la part belle aux formes traditionnelles modernisées, très épurées mais dotées d'un fort caractère qui les rend toujours identifiables. Citons Kim

Sung-chul qui présente une porcelaine miniature conçue comme un objet venant d'un autre monde [...] où les concepts de fonctionnalité et de beauté sont inexistantes. Ceci permet de rendre compte d'un rapport typiquement coréen au design, fondé sur l'invention d'une nouvelle perception de l'objet qui s'affranchit des bornes habituelles de l'ergonomie et de l'esthétique. À ce titre, citons les incroyables bancs-cailloux recouverts de nacre signés Hwang Sam-yong. De l'autre côté du musée, la mode et le graphisme forment un ensemble à part. La mode y est présentée de manière didactique. Des explications sur la symbolique des couleurs dans la culture coréenne accompagnent des reproductions contemporaines de tenues traditionnelles.

L'un des faits les plus frappants de cette exposition est la capacité des créateurs à fusionner des influences très diverses et à les faire coexister de manière cohérente, sans jamais tomber dans l'iconoclasme facile. Par exemple, André Kim et ses robes noires, bleues et or évoquant tout à la fois les années 1920 européennes, le *hanbok* traditionnel et une modernité post-XX<sup>e</sup> siècle affirmée. La diversité des créations s'avère étonnante avec, entre autres, une série de tenues signée Lee Young-hee, dont la robe de mariage princier traditionnel réinterprétée est la pièce maîtresse. On trouve aussi de nombreux accessoires tels que coiffes, perruques, chapeaux et chaussures issus d'unions entre époques et cultures diverses. Le clou du spectacle réside dans une impressionnante collection de *hanbok* contemporains, dont deux revisités par Karl Lagerfeld en personne. Mais les créateurs touchent également au costume occidental et à l'anticipation, confinant au *cyber punk* auquel Juun J. apporte une fraîcheur inattendue. Le tout est présenté sur fond de créations graphiques en tout genre, dont une série d'animations vidéo signées Lee Lee-nam. Symbole de la cohésion de cet ensemble fortement hétéroclite, la scénographie y est le fruit de la collaboration entre deux architectes, le Coréen Lim Tae-hee et le Français Antoine Plazanet.



« Séoul, vite, vite » / Tripostal de Lille (Lille 3000), 26 sept. 2015 - 17 janv. 2016.  
Lee Bul, « Civitas Solis II », 2014. © Jeon Byung-cheol. Courtesy National Museum of Modern and Contemporary Art

Rappelons que la Korea Craft and Design Foundation a par ailleurs été l'invitée d'honneur de l'édition 2015 de la biennale internationale *Révélation*s organisée par les Ateliers d'Art de France. Sous la verrière du Grand Palais, 22 designers coréens – dont certains sont maintenant présents aux Arts décoratifs – ont exposé un panel d'objets d'ameublement, de décoration, d'orfèvrerie et de bijouterie qui témoignaient de l'intelligence des métiers du beau en Corée. Comme pièces uniques, inspirées de la tradition mais catégoriquement modernes, citons les coffres en grilles de métal noir assemblées de Park Bo-mi ou les tableaux tissés de fils de vinyle argentés de Jeon Kyung-hwa, tous deux d'une technicité et d'une fraîcheur remarquables. On aura de surcroît apprécié la très belle scénographie du pavillon de la KCDF, signée Kang Shin-jae et Kang Hee-young, faite de panneaux de bois alignés de biais et entrecoupés d'ouvertures côté entrée et d'étroits miroirs déformants côté fermé. Le tout était surplombé d'une structure en feuilles de *hanji* suspendues et partiellement brûlées, créant une voûte aussi simple qu'élégante, blanche avec un liseré sombre et irrégulier caractéristique de la combustion partielle du papier traditionnel. Au sol, des panneaux de bois laqué réfléchissant apportaient une profondeur visuelle supplémentaire à un ensemble à la fois ouvert et fermé d'une rare élégance.

Autre exposition majuscule, *Séoul, vite, vite*, se tenant au Tripostal de Lille, étudie le fait urbain séoulite comme source d'inspiration pour les plasticiens du monde entier, et s'interroge sur la pluralité des visions qu'en développent ces derniers. Il s'agit d'une exposition particulièrement bien pensée et conçue, d'autant plus pertinente d'un point de vue géographique qu'elle se tient à Lille, métropole européenne qu'il a fallu réinventer au cours des dernières décennies. Parmi l'incroyable foisonnement des installations de grandes tailles que l'on y découvre et que l'on y traverse, retenons en premier lieu les fameuses œuvres mécaniques à l'esthétique *steampunk* de Choe U-ram, l'énorme installation à base de miroirs de Lee Bul *Civitas Solis II* et sa *Via Negativa II*. La diversité des techniques et des thèmes exploités par les exposants permet d'explorer tous les aspects de l'urbanité séoulite et, à travers elle, une histoire condensée de la Corée et de ses paradoxes, mettant bien souvent sa démesure en porte-à-faux avec ses parts sombres, absurdes ou inquiétantes.

Enfin, l'exposition *Séoul-Paris-Séoul*, divisée en deux parties intitulées « Artistes coréens en France » et « Figurations coréennes », présentées parallèlement au musée Cernuschi et à la mairie du VIII<sup>e</sup> arrondissement à Paris. Elle raconte l'histoire d'un aller-retour, d'une liaison établie entre deux pays. Elle retrace le processus de renouvellement de l'art coréen permis au lendemain de la seconde guerre mondiale par l'établissement en France de certains de ses meilleurs peintres et sculpteurs. On y retrouve avec émotion tous les grands noms qui font la renommée de la Corée dans la France de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à commencer par Lee Ungno qui fonda en 1964 l'Académie de peinture orientale de Paris, ou encore Bang Hai-ja, Han Mook, Lee Bae et

tant d'autres. Tous ces créateurs montrent par leur travail hétéroclite comment les plasticiens ont su réinventer matériaux et techniques traditionnels, comme l'usage mêlé du *hanji*, de la calligraphie et de la peinture occidentale. Dans l'un des plus anciens et des plus beaux musées de la Ville de Paris, on redécouvre avec bonheur un rassemblement exceptionnel de soixante années de créations aussi originales que fondamentales. Signalons au passage qu'à l'étage supérieur du musée se trouvent, en sus de sa collection archéologique permanente, six photographies de Kim Jung-man qui méritent que l'on s'y attarde.



« Artistes coréens en France » / Musée Cernuschi, 16 oct. 2015 - 7 févr. 2016.  
Bang Hai Ja, « Vue sur Séoul », 1958, 76 x 51 cm, huile sur toile.  
© Bang Hai Ja, Hyun-jin Bak

Un autre photographe coréen est, quant à lui, l'invité du plus grandiose des châteaux de la Renaissance européenne : Chambord accueille 59 clichés inédits, sélectionnés parmi les milliers réalisés par le monstre sacré Bae Bien-u, au cours de ses nombreux séjours au château ainsi que dans la forêt de Gyeongju. Ces photographies, pour la plupart grand format, occupent le deuxième étage visitable de l'édifice. Les forêts de Chambord et de Gyeongju, dont les clichés sont présentés sans séparation définie, ont le thème unique. Les deux environnements, semblables et pourtant très éloignés, s'avèrent parfois difficiles à différencier grâce à un cadrage jouant sur la perte des repères

topographiques. L'ensemble de l'exposition baigne dans une atmosphère mystique envoûtante. On y retient l'ambiance très forte de l'une des salles de l'exposition, sombre et dotée d'un éclairage doux ciblé sur les photographies accrochées à hauteur d'homme. Au fond de la pièce, une vidéo s'anime d'un enchaînement de photographies mouvantes, dont les plans glissent les uns par rapport aux autres, donnant l'impression déroutante de se déplacer soi-même au cœur d'images fixes. Produits presque exclusivement en noir et blanc, les clichés se succèdent dans une ambiance méditative. Une très grande photographie, répartie sur six panneaux verticaux juxtaposés, est une autre pièce remarquable de l'exposition. On y retrouve le même travail sur la relation entre tangible et immatériel, visible et inconnaissable, visuellement transmis par une constante mise en contraste entre la brume et les arbres, qui sont autant de formes obscures découpées sur un fond lumineux évanescent. Renvoyant directement à *Macbeth*, la forêt finit bel et bien par envahir le château du



« Bae Bien-u » / Château de Chambord, 27 sept. 2015 - 10 avr. 2016.  
Bae Bien-u, « CH1A-001H », 125 x 250 cm, C-print, 2014. © Bae Bien-u

souverain. À noter que Bae Bien-u est également l'invité du Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne, qui expose un très grand format de cinq mètres de long.

Deux photographes coréens sont, de leur côté, invités sur le quai Branly, dans le cadre de la biennale *Photoquai / We are family*, Lee Dae-sung, qui vit à Paris, présente une série de dix photographies intitulée *On the shore of a vanishing island* consacrée à l'île de Ghoramara, située dans le golfe du Bengale et menacée par l'engloutissement du fait de l'élévation du niveau de la mer. On y trouve ce qui est sans doute l'image la plus marquante de toute l'exposition, celle d'une bergère en sari tenant au bout d'une cordelette une chèvre sur un minuscule îlot herbeux. Kim Chul-su apporte, quant à lui, une série intitulée *Instantaneous Force*, illustrant son lien organique à la ville de Tokyo — où il est né et a fait ses études — et constituée de trente-cinq clichés en noir et blanc pris sur le vif dans les rues de la mégapole. Le clair-obscur y est somptueux. Notons qu'en sus des clichés reproduits sur les quais, chaque photographe possède un cliché inédit visible uniquement par les visiteurs du premier étage de la tour Eiffel ; de quoi achever d'une bien romantique manière ce tour d'horizon de l'année en cours.

De nombreuses autres expositions d'envergure se tiennent un peu partout en France. Citons notamment l'énorme événement que constitue la triple exposition au musée Guimet. D'abord la *Carte blanche à Lee Bae* qui a constitué une « grotte contemporaine », mêlant peinture, sculpture et vidéo en une importante installation réalisée dans la rotonde du 4<sup>e</sup> étage du musée. Ensuite, l'exposition *Intérieur coréen*, présentant pour la première fois hors de Corée l'œuvre textile et vestimentaire de Son In-sook. Enfin et surtout, les *Tigres de papier* retraçant un demi-millénaire de peinture coréenne à travers l'exceptionnelle collection de rouleaux, albums et paravents détenue par le musée Guimet — la plus importante hors de Corée.



« Tigres de papier » / Musée Guimet, 14 oct. 2015 - 22 févr. 2016.  
Cette superbe exposition de peintures, rouleaux, paravents, albums..., a offert au public un formidable panorama de cinq siècles d'art pictural de Joseon.

# L'Année France-Corée, une fête de cinéma



Im Kwon-taek s'adressant au public, lors de la soirée d'ouverture de la grande rétrospective (74 films !) que lui consacre, du 2 décembre 2015 au 29 février 2016, la Cinémathèque française.

Par Stéphane du MESNILDOT, critique aux Cahiers du cinéma, enseignant

*Pour cette première partie de l'année France-Corée, les cinéphiles ont été gâtés au-delà de leurs espérances : entre les rétrospectives, festivals et séances spéciales, plusieurs centaines de films coréens ont été projetés en France depuis le début de l'année. Festivals et institutions se sont mis à l'unisson, qu'il s'agisse du Forum des Images, de la Cinémathèque française, du Festival des Trois Continents et bien sûr du Festival du Film Coréen à Paris. L'année franco-coréenne n'étant pas encore achevée on pourra aussi compter en février sur deux autres manifestations, le Festival des Cinémas d'Asie de Vesoul et l'Industrie du rêve, qui contribueront à cette fête cinéphile au Pays du matin calme.*

## VERTIGES DE SÉOUL

Le Forum des images a ouvert le bal avec l'incroyable programmation Séoul Hypnotique : du 15 septembre au 1<sup>er</sup> novembre, ont été projetés pas moins de 80 films, pour la plupart inédits, ayant pour décor la capitale de la Corée du Sud.

« À travers ces portraits de ville, nous voulons faire connaître une cinématographie, des auteurs et ouvrir des pistes,

explique Muriel Dreyfus, programmatrice de la manifestation. Séoul hypnotique a dépassé toutes nos espérances : il y a eu plus de 11.000 spectateurs, soit une moyenne de 100 spectateurs par séance. Les cours de cinéma pour lesquels un spécialiste venait éclairer un point précis ont également très bien marché, avec 200 spectateurs en moyenne. Un moment très intense a été la rencontre entre Charles Tesson et Claire Denis autour d'Hong Sang-soo. Même si nous avons passé des classiques comme *Les Fleurs de l'enfer*



Séoul Hypnotique présentait au Forum des Images 80 films ayant pour décor la capitale de la Corée. Pour la plupart inédits, ils ont beaucoup intéressé le public, particulièrement le peu consensuel *Man on high Heels* de Jang Jin, projeté lors de la soirée d'ouverture (voir l'affiche du film sur la photo de droite).

ou *Le Cocher*, nous tenions à mettre l'accent sur les jeunes cinéastes à travers des films très contemporains. Là aussi, le public était présent. La soirée d'ouverture a été exceptionnelle. Pour *Man on high Heels* de Jang Jin nous avons dû ouvrir deux salles : la 500 et la 300. C'était inespéré pour un film inédit dont le réalisateur est inconnu en France. »

Si les images de Tokyo sont plus familières à l'Occident que celles de Séoul, la programmation a permis de mesurer son évolution saisissante. Les ruines de l'après-guerre, filmées dans le très néo-réaliste *Les Fleurs de l'enfer* (1958) ont peu à peu laissé la place à une métropole de verre et d'acier, peuplée par vingt millions d'habitants. Etincelante le jour, elle se mue en ville de néons la nuit, devenant le décor idéal de ces polars hallucinés qui, depuis *Old Boy* de Park Chan-wook, font la joie des amateurs. En 80 films, c'est toute une société qui s'est construite sous nos yeux. Des années de dictature où les cinéastes peinaient à faire entendre leurs voix aux déçus de la démocratie des années 1990 (l'étonnant *Road to Racetrack* de Jang Sun-woo), jusqu'à l'apparition des jeunes auteurs des années 2000 comme Bong Joon-ho, dont le film de monstre *The Host* reste toujours d'actualité en ces temps d'inquiétude écologique. La rapide évolution des mœurs de la société coréenne pouvait se lire dans son cinéma capable d'aborder les questions de l'homosexualité dans *White Night* de Lee Song Hee-Il ou de la transsexualité dans *The Man on High Heels*. Symbole de cette ouverture sur le monde et en l'occurrence sur la France, l'actrice Yea Ji-Won, invitée spéciale du Forum des images.

« Ce fut un moment très fort, se souvient Muriel Dreyfus. Yea Ji-Won, qui n'est pas très connue chez nous, a été incroyable de gentillesse et de disponibilité. Nous avons montré *So Cute*

de Kim Soo-hyun qui est inédit en France et *Turning Gate* de Hong Sang-soo. À cette occasion, elle avait préparé une danse traditionnelle et des chansons françaises, c'était une communication très forte avec le public. »

#### MATINS CALMES À PARIS ET VESOUL

Manifestant lui-aussi le désir de s'inscrire dans le présent du cinéma coréen, le FFCP ou Festival du Film Coréen à Paris s'est tenu du 27 octobre au 3 novembre, raccordant ainsi avec la fin de Séoul Hypnotique. La manifestation, qui soufflait ses 10 bougies, a su parfaitement trouver son identité et un public fidèle. La diversité est sa ligne de programmation, ne faisant pas

de partage entre les auteurs et les cinéastes populaires. Il n'y avait qu'à voir les séances d'ouverture et de clôture pour s'en convaincre. Ryoo Seung-wan, maître du cinéma d'action (*The City of Violence*, *Berlin Files*), venait présenter son dernier film, *Veteran* où un flic enquête sur un jeune millionnaire corrompu. Projeter un blockbuster à 13 millions de spectateurs en Corée n'empêchait pas le festival de s'achever sur le dernier Hong Sang-soo, *Un jour avec, un jour sans*, typique de l'art minimaliste de l'auteur de *Hills of Freedom*. Cette diversité se retrouvait dans la programmation avec un focus sur la comédie romantique, genre dont les Coréens sont spécialistes, du classique *My Sassy Girl* au récent *How to use guys with secret tips* de Lee Wonsuk. À côté de ces films très populaires, le jeune Kim Dae-hwan, venait présenter son film de fin d'études, *End of Winter*, sombre film de famille.

Hors festival, le FFCP étend désormais son action en organisant des séances régulières au cinéma Publicis sur les Champs Élysées. Une fois par mois, on pourra ainsi réviser sur grand écran des classiques allant de *Old Boy* de Park Chan-wook à *April Snow*, le beau mélodrame méconnu de Hur Jin-ho. Autres séances régulières, mais limitées à l'Année France-Corée : les séances de 12h15 du musée Guimet se tenant jusqu'au 27 janvier. S'il est toujours agréable de revoir *Le Roi et le clown* ou *Matins calmes à Séoul*, l'originalité de la programmation réside dans sa sélection de documentaires contemporains : *Corée, l'impossible réunification* de Pierre-Olivier François, *Jeonju, une ville coréenne* de Claire Alby ou encore *La mélancolie des beaux jours* de Lee Hongki.

L'Année France-Corée se poursuivant jusqu'en août, un certain nombre de manifestations ne sauraient être négligées. Ainsi, bien qu'il soit moins connu du grand public et

orienté vers les professionnels, Paris Images Cinéma – L'industrie du rêve, propose chaque année un dialogue entre la France et une cinématographie étrangère. À la Chine l'an dernier, succède naturellement en 2016 la Corée. Si quelques films seront projetés, le point fort de L'Industrie du rêve demeure ses colloques qui se tiendront du 2 au 5 février. Le public est invité à des échanges entre professionnels français et coréens, qu'il s'agisse de réalisateurs, de producteurs ou de techniciens.

Se tenant également en février (du 3 au 10), le 22<sup>e</sup> Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul ne pouvait qu'accorder une large place à la Corée. Le président du jury sera rien moins qu'Im Sang-soo, ce cinéaste mêlant critique sociale et humour très noir, remarqué en France avec *Une Femme coréenne* et régulièrement sélectionné à Cannes (*La Servante*, *La Couleur de l'argent*). Le programmateur Bastian Meiresonne, qui a par ailleurs donné le cours « Femmes en miroir - Reflets de vies coréennes » au Forum des Images, est un amoureux de longue date de cette cinématographie.

« Le thème sera cette année les adaptations littéraires de 1949 à nos jours, explique-t-il. On a tenu à présenter une grande diversité de courants littéraires. Nous voulons montrer à quel point la littérature et le cinéma étaient liés socialement et politiquement. Pour citer quelques titres, la programmation débutera avec *A Hometown in my Heart* de Yun Yong-gyu, qui date de 1949. À l'origine, il s'agit d'une pièce de théâtre de Ham Se-deok, adapté en livre puis en film. En 1956, *Madame Freedom* de Han Hyeong-mo, qui est très important dans la représentation de la femme moderne coréenne est adapté d'un feuilleton de Jeong Bi-seok paru dans la presse. Plus proche de nous, il y a *A Petal* en 1996, un film très important de Jang Sun-woo qui relate le fameux massacre de Kwangju. Le livre de Choe Yun, *La-bas sans bruit tombe un pétale*, est crucial dans l'histoire du cinéma coréen puisque c'est lui qui a poussé Jang Sun-woo à devenir réalisateur. Il voulait à tout prix filmer cette histoire. Dans un registre plus léger il y aura aussi *My Sassy Girl* de Kwak Jae-young en 2001, adapté d'un feuilleton de Kim Ho-sik publié sur internet. La présence d'Im Sang-soo rend également naturelle la projection du *Vieux jardin* d'après Hwang Sok-yong. »

#### À LA DÉCOUVERTE D'IM KWON-TAEK

Pour comprendre une cinématographie, et au-delà son pays d'origine, un cinéaste phare est toujours nécessaire tels Ozu au Japon ou

Jean Renoir en France. En Corée, le « patron » se nomme Im Kwon-taek. Il est l'un des premiers cinéastes de la péninsule à être présent dans les festivals internationaux, remportant en 2002 le prix de la mise en scène à Cannes pour *ivre de femmes et de peinture*. Son œuvre, riche d'une centaine de films s'étend de 1960 jusqu'à nos jours avec le très beau *Revivre* (2014). Le coup d'envoi de l'hommage au cinéaste, en sa présence, a été donné au Festival des Trois Continents du 24 novembre au 1<sup>er</sup> décembre, et s'est poursuivi à la Cinémathèque française du 2 décembre au 25 février.

Pour Jérôme Baron, directeur artistique du Festival des Trois Continents à Nantes, la rétrospective a été un succès malgré une conjoncture difficile.

« Malgré les attentats du 13 novembre, nous avons assisté à une mobilisation très forte du public. Im Kwon-taek a d'ailleurs été un des premiers à réagir. Dès le lendemain, j'ai reçu un mot de Séoul où il renouvelait son désir de venir au festival. Il est vrai que lui-même a été marqué par les différentes tragédies qui ont ébranlé la Corée. Il m'a confié qu'il s'agissait sans doute de son dernier voyage en Europe, à moins qu'un de ses films ne soit sélectionné par un festival. Ça m'a poussé à m'engager encore plus dans cette rétrospective. Les 25 films que nous avons passés constituent, avec les 74 de la Cinémathèque, le panorama le plus complet qui lui ait jamais été rendu en France. Nous avons voulu mettre l'accent sur ses films des années 1960 qui étaient auparavant bloqués. Il tournait à un rythme frénétique : on lui donnait un scénario le vendredi soir, il le lisait le week-end et il était sur le plateau le lundi. C'était du travail à la chaîne. En même temps c'est grâce à cet apprentissage qu'il a acquis cette efficacité lui permettant de tourner *Le Village des brumes* en 12 jours. Il n'est pas tendre avec cette période de son œuvre dont il préfère oublier la plupart des titres. Lors de la masterclass, il confiait tomber parfois sur un très mauvais film coréen à la télévision – qu'il avait



De nombreuses personnalités avaient assisté, le 2 décembre 2015, à l'inauguration de la rétrospective Im Kwon-taek. De gauche à droite : M. Ryu Jae-lim, directeur de la KOFA, l'émblématique M. Kim Dong-ho, l'un des fondateurs du Festival de Pusan, Mme Agnès Benayer, commissaire générale du Comité français de l'Année France-Corée 2015-2016, M. Mo Chul-min, ambassadeur de la République de Corée en France, Mme Chae Ryeong et son époux M. Im Kwon-taek, la célèbre actrice coréenne Kang Soo-yeon et M. Jean-François Rauger, directeur de la programmation de la Cinémathèque française.



Scène du film *La Chanteuse de pansori*, sans doute l'un des plus beaux films d'Im Kwon-taek, réalisé en 1993.

complètement oublié – et s'apercevoir à la fin que c'est lui qui en était le réalisateur. »

Seconde étape de ce coup de projecteur sur Im Kwon-taek : la Cinémathèque française, qui travaille depuis de nombreuses années sur la cinématographie coréenne. On se souvient d'une première rétrospective Im Kwon-taek en 2000 (plus modeste avec 17 films), des 50 films de 2005 projetés dans le cadre du cycle « Cinquante ans de cinéma coréen », et des rétrospectives Kim Ki-young, en 2006, et Lee Man-hee, en 2010.

« Le choix d'Im Kwon-taek est assez subjectif, explique Jean-François Rauger directeur de la programmation. Je l'ai découvert à la fin des années 1990 en Italie, au Festival du Cinéma asiatique d'Udine avec *La Mère porteuse*. Ensuite, il a été invité à Cannes pour *Le Chant de la fidèle Chunyang*, et nous avons décidé de montrer les films dont il autorisait la projection : une petite vingtaine, principalement des années 1980 comme *Le Village des brumes*, *Les Corrompus*, *Gilsoddeum* ou *La Chanteuse de Pansori*. Im Kwon-taek apparaissait alors comme un cinéaste très personnel, travaillant la société coréenne et son histoire avec des films pleins d'affects et traversés par les pulsions. Mais son œuvre possédait une face cachée : une cinquantaine de films à petit budget tournés durant les années 1960. Cette carrière de cinéaste de genre, je la connais assez mal, excepté quelques films de guerre qui sont des œuvres de propagande. Il est assez subtil pour remplir la commande mais il les rend plus complexes et sa mise en scène est toujours passionnante. Alors qu'il interdisait leur diffusion, la situation s'est soudain débloquée. Bien sûr, je n'ai eu qu'une envie : les montrer à la Cinémathèque. L'opération France-Corée nous a donné les

moyens de faire une programmation très ample, et après avoir un peu hésité, j'ai décidé de tout passer. C'est d'ailleurs la tradition de la Cinémathèque : montrer le maximum de films d'un cinéaste et laisser le spectateur juger. »

À travers ce corpus, il devient possible de découvrir les genres populaires en Corée dans les années 1960 : drames historiques, mélodrames, guerre, arts martiaux, films de gangsters, et même quelques westerns « mandchous » inspirés du western italien. Ces films étaient souvent tournés pour répondre à la politique des quotas : pour avoir le droit de passer un des films américains,

gages de succès, les exploitants devaient aussi projeter un pourcentage de films coréens. C'est dans cette production brute qu'il faut chercher les brouillons de l'œuvre à venir. Sans les films de gangsters avec leurs bars éclairés de rouge et leurs boss en costumes croisés, peut-être le magnifique *Wangsmi* (1976), sur un gangster revenant au quartier de sa jeunesse, ne posséderait pas cette poignante mélancolie. Ce genre qui est toujours un des plus populaires en Corée, il y reviendra avec la trilogie *Le Fils du général* (1990-1992) et *La Pègre* (2003). Dans les drames historiques mettant en scène la perfide courtisane Jang Hee-bin, se lit déjà la destinée tragique des héroïnes de *La Mère porteuse* (1987) et du *Chant de la fidèle Chunyang* (2000). *La Chanteuse de Pansori* (1993), rendue aveugle par son père, pour atteindre la douleur intrinsèque à ce chant traditionnel, n'est pas non plus sans rapport avec les combattants des films de kung-fu, mutilés pour surpasser leur art du combat. Même les films consacrés au bouddhisme comme *Mandala* (1981) et *Viens, viens, viens plus haut* (1988) et sa biographie du peintre Jang Sung-ub dans *Ivre de femmes et de peinture* conservent quelque chose de l'énergie et de la violence de ses films d'action.

Le flux de cinéma qui nous est proposé avec la rétrospective Im Kwon-taek est aussi le flux de la vie d'un artiste et le flux historique d'un pays. L'Année France-Corée va marquer sans aucun doute une date pour ses spectateurs qui auront rarement l'occasion d'explorer autant, en profondeur, une cinématographie nationale. D'ores et déjà, on peut affirmer que la richesse de son offre aura permis une chose rare : donner les clés pour comprendre un pays et sa culture, dans toutes ses subtilités, ses contradictions mais aussi l'énergie qui l'anime.

# Chusa

## ou le destin tragique d'un grand calligraphe

Par Christine JORDIS, écrivaine



Portrait de Chusa par Yi Han-cheol, 1857. Musée National de Corée.

*La calligraphie, ou « belle écriture », désigne en Europe un modeste art décoratif. Aucun Coréen ne reconnaîtrait dans ce mot ce qu'il entend, lui, par calligraphie : la quintessence du raffinement culturel et de la civilisation. Si important cet art que les concours royaux en comportaient une épreuve à laquelle on ne pouvait échouer sous peine de se voir éliminé. C'est en tant que calligraphe que Chusa, dont le nom en Corée est familier à tous, a acquis une place – la première – aujourd'hui incontestée.*

P eu d'êtres humains autant que Chusa auront aimé l'art, vécu pour l'art, pris l'art pour centre de vie et moyen de salut. C'était un lettré coréen, c'est-à-dire un homme de grande culture, mais aussi un penseur – auteur de nombreux traités – un peintre, un poète, un épigraphiste, et le plus grand calligraphe que connut son époque. Il vécut au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle (1786-1856). Pendant vingt ans, de 1819, année où il passa les très difficiles examens d'Etat, à 1830, quand son père fut exilé, puis de 1835 à 1840, l'année fatale qui marqua la fin de sa carrière – il fut envoyé en exil sur l'île de Jeju –, il occupa les fonctions les plus hautes auprès du roi. Il alliait savoir et pouvoir. Il cumulait les tâches, passait d'un ministère à l'autre, agissant comme instructeur du prince héritier, chargé aussi de la gestion des livres royaux à la grande bibliothèque Gyujanggak, nommé bientôt inspecteur royal secret – une mission dangereuse –, puis en 1836 directeur de l'université confucéenne de Sungyungkwan, enfin, vice ministre de la Justice... Son ascension dans la hiérarchie semble n'avoir pas de fin, ses dons et compétences sont reconnus par le roi, les factions ennemies demeurent impuissantes... Puis tout ce bel édifice s'écroule.

Il est banni, dépouillé de ses titres, de ses fonctions, de ses biens, isolé de sa famille et ses amis, envoyé loin, très loin,



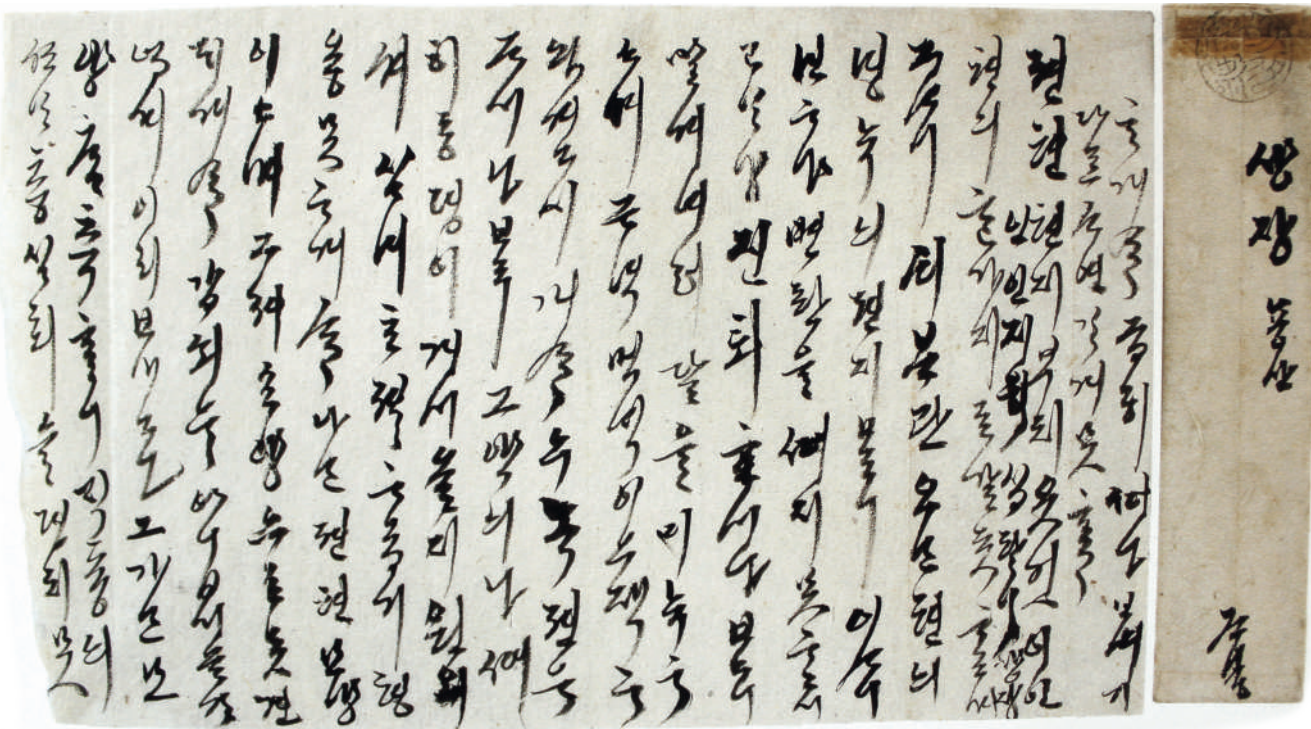
Calligraphies en caractères chinois réalisées par Chusa vers la fin de sa vie.

dans le pire exil jamais imaginé. Celui que vécut son ami Tasan exilé, lui, dans la région de Gangjin ne fut pas, tant s'en faut, aussi dur. Un homme moins doué de force morale en aurait été détruit. Mais pas Kim Jeong-hui. Il se tint à son art. Non seulement il survécut, mais dans l'extrême dépouillement de sa situation, malgré la maladie qui le rongait, la vieillesse qui avançait, il atteignit le sommet de cet art. C'est alors qu'il mit au point cette écriture magnifique, superbe, audacieuse, spécifiquement coréenne, qu'on appelle le « chusache ».

Mais qui était donc Kim Jeong-hui, qui prit, entre autres pseudonymes, celui de Chusa (mais aussi Wandang, Yedang, Siam, Gwapa, Nogwa... quelque deux cents noms au total, alors que Shitao n'en utilisa qu'une trentaine) ?

On pourrait dire que je l'ai rencontré par hasard. C'était en 2010. Je me trouvais alors en Corée du Sud, au salon du livre de Séoul, où je présentais ma biographie de Gandhi. Ma traductrice et amie, une habitante de Jeju, très engagée dans les affaires de son île, m'y avait emmenée. Cette première fois j'eus à peine le temps de voir le côté riant de l'île, ses jardins sauvages bordés de longs murets, le vert lumineux souligné par la course des pointillés noirs, qu'un épais brouillard s'installait, habillant de gris le paysage. Sous ces voiles opaques, il allait me demeurer caché jusqu'à mon départ trois jours plus tard. Nous eûmes beau nous aventurer sur les pentes du volcan Halla-san pour y voir les plantes de la forêt, avancer le long des côtes en vue des fameux orgues sombres et grandioses contre lesquels jaillit l'écume de mer, ces merveilles nous apparurent comme effacées, irréelles, situées dans un autre monde: celui, immémorial, du mystère et de la menace. Je pensais aux fées, aux sirènes, au dragon de mer, à ces créatures fantastiques, mais aussi aux femmes plongeuses, bravant toutes les peurs et s'enfonçant dans l'abîme à la recherche de perles. C'était là l'aspect tragique de Jeju, et sa force de résistance. Il s'installa en moi, accompagnant désormais l'image du personnage dont j'allais faire la rencontre.

Le tragique lui convenait. Sombre fut sa destinée, durs les dix ans d'exil qu'il passa à Jeju, d'une solitude sans remède,



Lettre écrite par Chusa à sa femme en hangeul, en 1842. Collection privée.

creusée de jour en jour par l'attente d'une lettre, parfois d'un ami. Une solitude semée de morts dont lui parvenait la nouvelle dans la distance. Mon amie Ko Joung-ja me conduisit au sud de l'île, non loin de la mer, en un endroit isolé parmi les collines, où le vent du large souffle de façon continuelle. Sur ces lieux, il vécut enfermé. Non par des murs, mais par une haie d'épines : des buissons aux feuilles brillantes et arrondies, à la douceur trompeuse, puisque de longues épines pointues comme des lances en défendent l'approche. Derrière ce barrage infranchissable, je vis trois maisons aux murs de pierre brute, au large toit de chaume, que maintenait fermement contre les assauts du vent tout un entrelacs de cordes. À l'entrée, une pancarte annonce : « C'est ici que Kim Jeong-hui mangea et dormit. » Du fait qu'il était en résidence surveillée, il lui était interdit de faire un seul pas hors de l'enclos. À cette époque Kim consacra toute son énergie et tout son temps au progrès de ses études dans les domaines de l'université et de l'art. Ce sont ces actes de dévotion quotidiens pendant son isolement qui lui permirent de mettre au point le « chusache ».

Je m'avance au centre de l'enclos. Face à celle du propriétaire, Gang Do-sun, un homme riche, nous précise un panneau, qui possédait des biens et des terres et un jour devint son disciple, la maison de Kim. Elle est rudimentaire : « à mon arrivée, écrit-il à sa femme, j'ai trouvé une maison très petite. Il y a une chambre et un plancher de bois. Le tout est propre et me suffira largement. » Une volonté de rassurer. De la grande demeure située du côté de Yesan, composée de plusieurs quartiers et cours intérieures, de bâtiments disposés sur un vaste terrain, comme il se doit pour un noble, un « yangban » (la classe sociale à laquelle appartenait sa famille), à cette mesure avec son unique chambre, la chute est grande.

Je m'assieds sur l'étroit plancher extérieur (*maru*) qui court le long de la maison et devait lui assurer quelque protection contre les pluies qui ravinent le sol et j'observe les lieux. Un second toit pentu, tenu par de longues perches plantées dans la terre, le protégeait du vent : il pouvait le rabattre au besoin pour faire échec à la violence des éléments. Puis j'entre. Un plancher nu, un plafond bas, dans un coin trois pots avec leur couvercle : la cuisine sans doute, et une précieuse source de chaleur. Des mannequins grandeur nature sont posés dans la pièce : il est là, assis en lotus et vêtu de blanc, face à son ami, le moine Cho-ui, grand maître de thé, dont la vaste cape rouge recouvre le sol d'un flot rouge. Ils parlent, discutent de poésie, de calligraphie — des arts que Cho-ui pratiquait lui aussi —, du bouddhisme zen, et de la Voie du thé ; les deux se rejoignent. Chusa s'intéressait de près au bouddhisme (bien qu'à l'époque, cette doctrine fut interdite) ; quant au thé, il l'aimait tant qu'il pressait sans cesse son ami de lui en envoyer. L'une des plus belles calligraphies qu'il réalisa s'intitule « Boire du thé pour atteindre le zen », elle est adressée au moine. Malgré les périls du voyage, la mer houleuse, le vent, le froid, Cho-ui vint à plusieurs reprises lui rendre visite, une fois même il demeura six mois.



Chusa au chapeau de bambou, portrait réalisé durant son exil à Jeju par Heo Ryeon, 19<sup>e</sup> siècle. Musée Amore Pacific.

Tout cela je l'appris par la suite. Pour l'heure, je suis entourée d'une haie d'épines, dans cet endroit perdu, et j'imagine l'homme extraordinaire qui, pendant dix ans y vécut, travaillant jour après jour à son art, comme on ferait une prière.

C'est peu à peu, bien après mon retour, que l'idée me vint de partir sur ses traces. Me fascinaient la vie de cet homme, sa pensée, son art, la façon dont il sut, à la manière des lettrés néoconfucéens, conjuguer action et contemplation, sa sérénité obtenue (ou maintenue) à travers les épreuves les plus dures et, surtout, son œuvre picturale, inventive, novatrice, superbe, qui parvint à son expression la plus haute tandis qu'il vivait dans un si grand dépouillement.

Bien sûr, je ne prétendais pas écrire une biographie de Chusa, une entreprise qui, même pour un Coréen, s'avère difficile,



Calligraphie réalisée par Chusa pour la bibliothèque du temple Bongjeonsa, trois jours avant sa mort. Ainsi qu'on le constate à la simplicité du trait, il avait retrouvé en lui à la fin de sa vie la vision et la manière d'un enfant.

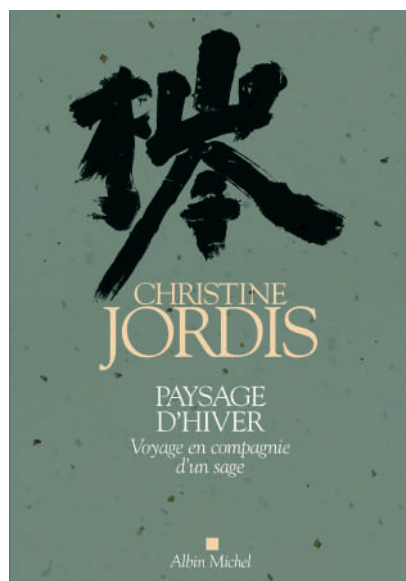
car s'il écrivait beaucoup, on sait peu de choses de sa vie. Mais approcher du mystère de son être, comprendre quelle force, à travers tant de difficultés, de heurts, de morts et de ruptures, l'avait fait tenir. Non seulement tenir, mais progresser, et atteindre son but.

La calligraphie, l'un des « arts nobles » désignés par Confucius. Dans les familles princières, on était calligraphe de père en fils, comme on était maître de tir à l'arc. Question d'adresse, de discipline, de maîtrise de soi. Et de préparation intérieure, longue, ardue, minutieuse, puisque l'esprit précède le geste. Le trait, pas plus que la flèche, ne peut hésiter : n'existe que la réussite, d'emblée, ou l'échec. Tout est là : être maître de ses pensées, l'esprit clair et dispos, libéré des tracas, lourdeurs, inquiétudes et ressentiments, de telle sorte que le souffle passe sans obstacle, animant la respiration, puis l'épaule,

remptoirs, coups et balafres, ou bien encore ils explosent, flammèches et feux d'artifice.

Cette écriture était bizarre, excentrique, peu orthodoxe, a-t-on reproché. Mais il persévéra. « Au cours de 70 ans, déclara-t-il, j'ai troué dix pierres à encre et usé mille pinceaux ». Et, dans l'adversité, il réalisa le « Paysage d'hiver » et « L'orchidée au zen non duel », ses plus grands chefs-d'œuvre. L'exil, en lui enlevant tout, lui permit d'être au plus près de soi. Le travail comme une prière, seule réalité quand tout le reste manque. Au bout d'un long cheminement, il était devenu pleinement lui-même.

« Pour réussir à être calligraphe, il faut être le plus proche possible de soi-même. C'est le principe de la nature, comme l'eau qui s'écoule vers l'endroit creux et le feu qui progresse vers l'endroit sec. Ainsi chacun suit-il sa pente. »



## PAYSAGE D'HIVER, VOYAGE EN COMPAGNIE D'UN SAGE

Albin Michel, 2016, 380p., 22€

Qui était Chusa, l'inventeur du « chusache », une calligraphie spécifiquement coréenne ? Le plus grand calligraphe d'une époque de transition, quand la dynastie Joseon régnait encore sur le « royaume ermite », avant que la Corée ne subisse les guerres et invasions les plus meurtrières. Calligraphe, c'est-à-dire aussi peintre, érudit, poète. Mais il a été également un haut fonctionnaire, chargé auprès du roi des missions les plus difficiles, jusqu'à ce jour de 1840 où il fut envoyé en exil sur l'île de Jeju. C'est sur sa destinée et son art que s'interroge ce livre. Fascinée par ce personnage, Christine Jordis a entrepris un voyage intérieur, aussi bien que sur la carte, afin d'enquêter sur l'art et la sagesse de Kim Jeong-hui. Qu'il ait vécu en un temps si lointain, en une partie du monde si éloignée de la nôtre ne lui a pas été un obstacle. Bien au contraire. Les valeurs auxquelles il adhéraient dans la Corée confucéenne – écoute de l'autre, sens des responsabilités, piété filiale et respect des aînés – pourraient bien s'imposer comme étant le contrepoids nécessaire à la brutalité d'une époque, la nôtre, qui a perdu ses repères.

# Hyodo, la piété filiale à la coréenne

Par Pierre JOO, directeur du cabinet de conseil

Attali & Associés Korea

À la fin du mois d'octobre 2015, la scène se répéta à la télévision tout au long des retrouvailles poignantes entre les familles séparées par la guerre de Corée. Entre les larmes, les cris d'émotion, et les étreintes tant espérées, certains participants choisirent d'exprimer leurs sentiments après 65 ans de séparation forcée par un rituel plus solennel : un salut si respectueux, une inclinaison si profonde, que leurs auteurs se retrouvaient à genoux, dans une position de prosternation.

La prosternation en question s'appelle *Keun Jeol*, ou "grande révérence". Elle représente la forme de salut la plus respectueuse qu'un Coréen puisse manifester à l'égard d'un autre. Ce salut consiste pour son auteur à s'agenouiller devant son destinataire, puis à s'incliner à l'extrême : les deux mains posées au sol, le front l'effleurant pratiquement.

Cet exercice m'est imposé deux fois par an, lorsqu'à *Chuseok* (le Thanksgiving coréen), et au nouvel an lunaire, je participe au *Charye*, un rituel auquel de nombreuses familles coréennes se livrent pour rendre hommage à leurs ancêtres : au lever du jour, la famille se rassemble devant un banquet préparé en l'honneur des défunts ; on ouvre alors la porte du foyer afin que leurs esprits puissent y pénétrer et l'on veut croire qu'ils viennent s'installer autour du banquet. Puis, tandis que les esprits festoient (on poussera le réalisme jusqu'à changer l'emplacement des couverts de met en met afin qu'ils goûtent à tout), leurs descendants leur rendent hommage par cet acte de respect et dévouement profond qu'est le *Keun Jeol*.

J'imagine que pour la plupart des non-Coréens, ce rituel serait aussi inconfortable que pour moi-même. Il m'est en tout cas difficile de dissocier cette grande révérence d'un acte de soumission. Or, si je peux éprouver respect et reconnaissance à l'égard d'un autre, il m'est difficile d'accepter que mon hommage soit associé à une forme d'abaissement.

Et si j'accepte de me plier à cette tradition deux fois par an, c'est en la concevant comme un hommage non pas à des ancêtres bien désignés, car en l'occurrence ce sont mes défunts

grands-parents paternels que nous sommes censés honorer, mais à quelque chose de plus abstrait et englobant : une sorte de déterminisme qui me dépasse, comme il dépasse mes aïeux, et grâce auquel je suis de ce monde, capable de partager ce moment privilégié en famille deux fois par an.

Mon effort de compromis s'arrête là. Depuis que je suis suffisamment âgé pour comprendre la raison de ma gêne, je refuse systématiquement d'offrir un *Keun Jeol* à un vivant, à l'exception de cas plus rares où cette révérence serait réciproque.

**« SELON LE HYODO, LES CORÉENS, QUEL QUE SOIT LEUR ÂGE ET LEUR POSITION SOCIALE, DOIVENT TOUJOURS À LEURS PARENTS RESPECT ET OBÉISSANCE. »**

Peut-être fais-je trop grand cas de ce qui n'est finalement qu'une forme de salut, et que mon effort d'ouverture culturelle devrait l'emporter sur mon interprétation personnelle. D'autant qu'il existe une autre manière d'interpréter le *Keun Jeol* ; celle dont les partisans de cette tradition (pratiquement tout le monde ici, à l'exception de chrétiens fervents qui considèrent les cérémonies telles que le *Charye* décrit plus haut, comme un acte d'idolâtrie) essaient de me convaincre : par cet acte ce n'est pas soi-même que l'on abaisse, c'est l'autre qu'on élève.

La nuance a son importance car si l'on s'abaisse généralement par contrainte, élever l'autre est un choix voulu. Et c'est sûrement l'état d'esprit dans lequel se trouvent les Coréens lorsqu'ils ont à se prosterner devant un autre.

Les occasions ne manquent pas, à commencer par les *Keun Jeol* aux parents ou grands-parents. Car avant que ceux-ci ne trépassent et que leurs esprits ne viennent goûter au festin des morts, ils reçoivent lors de ces mêmes jours de fête le *Saebae*, c'est-à-dire les *Keun Jeol* de leurs enfants qui en retour, reçoivent un peu d'argent de poche. Plus que le sens du respect ou la contrainte, plus que la distinction entre



Lors du rituel *Pyebaek*, les jeunes époux expriment leur gratitude aux parents du marié par un *Keun Jeol* (prosternation respectueuse). © Pierre Joo

abaissement de soi et élévation de l'autre, c'est cet « appât » matériel qui, dès un âge tendre, incite les Coréens à accepter cette coutume de révérence. Un peu à l'image de la motivation que les cadeaux du Père Noël représentent pour être sage à l'approche des fêtes. Sauf qu'ici, la coutume se perpétue tout au long de la vie.

Et, en particulier, le jour du mariage, où une fois la cérémonie terminée, la famille se réunit pour le *Pyebaek*, un rituel où les nouveaux mariés offrent leurs hommages aux parents du marié. Revêtu du *Hanbok*, le costume traditionnel coréen, le jeune couple nouvellement formé offrira alors son premier *Keun Jeol* aux parents, afin, pour le marié, de les remercier de l'avoir élevé, et pour la mariée de les remercier de l'accueillir comme nouveau membre de leur famille.

Tant que les parents sont de ce monde, ils pourront prétendre à cet hommage ritualisé de leurs enfants, même lorsque ces derniers seront en âge d'être eux-mêmes parents. C'est pourquoi les réunions de familles séparées par la Guerre de Corée comme celle d'octobre dernier, voient

tant de grands-mères et grands-pères se prosterner devant des arrière-grands-pères ou arrière-grands-mères restés de l'autre côté de la frontière.

Le *Keun Jeol* cristallise l'une des valeurs fondamentales régissant la société coréenne dans son ensemble, le *Hyodo*, ou piété filiale. Hérité du confucianisme, le *Hyodo* impose une relation hiérarchique claire entre enfants et parents : aux enfants l'obligation de respect, d'obéissance, de soutien, voire même de sacrifice pour les parents, qui en retour devront se comporter avec toute la droiture, la bienveillance et le sens des responsabilités que ce statut supérieur implique.

Bien sûr, nos sociétés occidentales prônent également le respect, et dans une certaine mesure, l'obéissance envers les parents. Mais si le respect perdure, la notion d'obéissance disparaît lorsque l'enfant devient adulte et s'émancipe de la tutelle parentale. Cette étape est d'ailleurs encouragée par les valeurs et les modes de vie occidentaux, au point que des films à succès tels que « Tanguy » font la critique de ceux qui, passés trente ans, restent aux crochets de leurs parents.

Le *Hyodo* impose exactement l'inverse. Quel que soit l'âge, même avancé, quelles que soient les responsabilités, même immenses, quelle que soit la position sociale, même élevée, la nature de la relation de tout Coréen avec ses parents doit être immuable.

Vouloir la remettre en cause, vouloir être traité en tant qu'adulte, en tant qu'égal, par ses parents, est une revendication qui émerge certes au sein des nouvelles générations plus influencées par les valeurs occidentales. Mais selon les valeurs coréennes fondamentales, une telle attitude serait considérée comme *Geonbangjeo*, c'est-à-dire présomptueuse et arrogante. Cela reviendrait pour son auteur, à prétendre à une position qui n'est pas la sienne ; à rompre ainsi l'une des valeurs essentielles à la culture coréenne : l'harmonie sociale que seule rend possible la connaissance et l'acceptation de son rang, et ainsi, la permanence de chacun à sa place.

**« LA PROSTERNATION KEUN JEOL,  
OU GRANDE RÉVÉRENCE, REPRÉSENTE LA FORME  
DE SALUT LA PLUS RESPECTUEUSE QU'UN CORÉEN  
PUISSE MANIFESTER À L'ÉGARD D'UN AUTRE. »**

Le *Hyodo* s'impose ainsi tout au long de la vie, mais il s'impose également en dehors du strict cadre familial. Car si cette vertu confucéenne est le fondement d'une famille saine, elle est aussi largement considérée comme la base d'une gestion saine de toute collectivité. *"Que le prince agisse en prince, le sujet en sujet, le père en père, et le fils en fils!"* prônait Confucius.

Dans la Corée moderne, la collectivité c'est avant tout l'entreprise où, bien sûr, il n'existe la plupart du temps aucun lien de parenté entre patron et salariés. Pourtant, la relation traditionnelle entre les deux est souvent empreinte de *Hyodo* : des salariés disciplinés et dévoués, exécutant les directives d'un patron paternaliste. Celui-ci sait être autoritaire mais aussi bienveillant, et personne au sein de son entreprise, ne saurait remettre en cause ses décisions.

Les liens intergénérationnels ne font évidemment pas exception et il n'est pas déplacé que dans le métro, un jeune Coréen cède sa place assise à une dame plus âgée en lui disant : "Prenez ma place, mère". Parce qu'elle pourrait avoir l'âge de sa mère, qu'elle est sûrement la mère de quelqu'un, et qu'en mettant en avant son statut de mère, le jeune Coréen se place dans une relation de respect – bienveillance avec cette parfaite inconnue.

La collectivité la plus englobante pour les Coréens, c'est la Nation. Et c'est parce que celle-ci a longtemps fonctionné sur des principes influencés par le *Hyodo* que son miracle économique fut possible. L'argument est sûrement difficile à entendre pour les victimes des régimes autoritaires jusque la fin des années 1980, mais il faut bien admettre que les

dirigeants sud-coréens avaient, en dépit de leur mépris pour certains droits fondamentaux, un certain sens de l'intérêt national, guidant le pays vers un modèle de développement imposant des sacrifices au peuple, mais des sacrifices auxquels ce peuple consentit, par esprit de dévouement, d'abnégation, d'obéissance à un pouvoir paternaliste, et par-dessus tout à la Nation: l'extension ultime de la famille.

Cette relation fonctionne-t-elle encore aujourd'hui ? Oui, si l'on en croit l'élection de l'ancienne Présidente Park Geun-hye. Fille de Park Chung-hee, Président autoritaire qui permit le décollage économique du pays, elle dut dans les années 1970 remplacer sa mère dans le rôle de Première Dame du pays lorsque cette dernière fut assassinée par un sympathisant Nord-Coréen. Pour beaucoup de Coréens ayant vécu durant cette période, Park Geun-hye renvoie d'abord à cette image de fille modèle, sacrifiant sa jeunesse pour le bien de son père et de celui de la Nation. C'est d'ailleurs cette image digne, admirable de *Hyonyeo*, c'est-à-dire de fille fidèle aux principes du *Hyodo*, que nombre d'électeurs seniors avaient en tête au moment d'aller voter.

Première femme à la tête de l'État, Park a su aussi magistralement maîtriser son image pour passer directement de celle de fille modèle, à celle de mère de la Nation, mettant ainsi au second plan celle de femme dans un pays aux mœurs profondément conservatrices.

Les principes du *Hyodo* résonnent donc encore dans l'esprit des Coréens, mais l'âge moyen relativement élevé de la base électorale de Park Geun-hye indique à quel point les nouvelles générations y sont moins sensibles. Et si l'on regarde la situation de précarité dans laquelle sont plongées nombre de personnes âgées, on pourrait même s'inquiéter. Selon une étude du Korea Labor Institute, 48,6% d'entre elles vivaient sous le seuil de pauvreté en 2011, soit une proportion plus de deux fois supérieure à la moyenne des pays de l'OCDE.

Cette misère du troisième âge est certainement la preuve la plus indiscutable que l'influence du *Hyodo* s'amenuise au fil des générations. Ou qu'en tout cas, la génération qui aurait à subvenir aujourd'hui aux besoins des parents retraités y adhère de moins en moins. Car, si beaucoup de jeunes salariés reversent toujours une partie de leurs salaires sur le compte de leurs parents quitte à sacrifier leurs propres projets de vie, d'autres s'y refusent de plus en plus, contraints par les nécessités de la vie moderne et le goût de l'individualisme, abandonnant une population qui vieillit le plus rapidement au monde à un système de retraite succinct.

Les Coréens sauront-ils réinventer le *Hyodo* pour qu'il s'adapte aux revendications des nouvelles générations et survive aux contraintes de la vie moderne? Il le faudra, car c'est sur ce sentiment d'appartenance à une même grande famille qu'est fondée la solidarité nationale, elle-même raison du succès coréen.

# Corée en bouche

*Pour sa deuxième édition, Street Food Temple, le festival officiel de la cuisine de rue, honorait la Corée du Sud, qui en fut l'invitée d'honneur dans le cadre de l'Année France-Corée lancée en septembre.*

Par Mina SOUNDIRAM, journaliste



**Street Food Temple**, le grand festival parisien de la cuisine de rue, qui accueillait la Corée en tant qu'invitée d'honneur 2015 (les 25, 26 et 27 septembre), a remporté cette année, avec plus de 50 000 visiteurs, un très beau succès.

Le 18 septembre dernier était inaugurée l'Année France Corée 2015-2016. L'occasion, pour nos deux pays, de célébrer les 130 ans de l'établissement de leurs relations diplomatiques par tout un feu d'artifice de manifestations et festivités se déroulant d'abord en France (plus de 150 événements en tous genres, à Paris et en régions), puis en Corée.\* C'est ainsi que le Carreau du Temple s'est mis, le temps d'un week-end, à l'heure coréenne en accueillant, les 25, 26 et 27 septembre 2015, la seconde édition de son festival, Street Food Temple.

Après une première édition en 2014 couronnée de succès, parrainée par le chef étoilé Thierry Marx, le Carreau du Temple a réitéré l'événement pendant la Fête de la Gastronomie pour donner au Street Food Temple, le statut de festival officiel de la Fête de la Gastronomie, placé sous le haut patronage du Ministère de l'Economie et de la Mairie de Paris.

Sur le thème de la gastronomie et de la cuisine de rue, le festival fut inauguré le 25 septembre au soir, au Jules, le restaurant du Carreau du Temple en présence d'amis, journalistes et personnalités du monde de la gastronomie. Étaient également sur place, le président de l'année France-Corée, l'ambassadeur coréen, le maire du III<sup>e</sup> arrondissement, Martine Pinville, secrétaire d'État chargée du Commerce, de l'Artisanat, de la Consommation et de l'Economie sociale et solidaire et le chef coréen, invité de la manifestation, Pierre Sang Boyer. Ce chef de 36 ans, candidat de l'émission Top

Chef, possède deux établissements dans lesquels il fusionne saveurs françaises et produits coréens. Chaque intervenant a pris le micro quelques minutes afin d'annoncer les réjouissances à venir. Les festivités ont commencé au son d'un concert d'Idiotape, jeune scène électronique coréenne tout droit débarquée de Séoul.

Plus tard, le public a pu découvrir la halle, aménagée en salle de restaurant géante. À l'intérieur, d'immenses tablées ont été dressées, aux côtés de quelques stands et triporteurs Pierre Sang Boyer, The Beast, les Niçois, une Américaine à Paris, la glace mobile... et même un *jujeom*, un bar coréen. À sa carte : *soju* & *makgeoli* – deux alcools de riz typiques – fruités façon sangria, cocktails et thés coréens. À l'extérieur, le Carreau était encerclé de toute part par des Food trucks. Et à chacun sa spécialité : bagels, burgers, thaïlandais, végétarien,...

Réunir ces deux thématiques, que sont la Corée et la cuisine de rue, sur seulement un week-end est d'autant plus représentatif que la gastronomie coréenne est riche et infiniment variée. À l'extérieur, une rue entière a été recrée avec plusieurs stands dédiés aux totems streetfood coréens. En tout, une dizaine de spécialités grillées et sautées. Plusieurs chefs et restaurants coréens ont été invités à présenter leurs plats signatures. Et l'inventivité était bel et bien le mot d'ordre. Pas de barbecue, ni de *bibimbap*, mais des brochettes de

\* L'Année France Corée 2015-2016 se déroulera en France entre septembre 2015 et août 2016 et en Corée de janvier 2016 à fin 2016.





« La rue de la Corée », avec sa dizaine de stands, a attiré de nombreux amateurs de gastronomie (en haut). Le concert électro du groupe coréen Idiotape a remporté un joli succès à l'ouverture du festival (en bas).

viandes, des *pajeon* — de petites crêpes à la farine de blé et aux légumes —, des raviolis grillés, des *hotbar* — brochettes de pâte de poisson —, sans oublier les *gimbap*, sorte de mini makis japonais... le tout préparé minute, en petites portions faciles à déguster. Le succès fut au rendez-vous, la cuisine coréenne a fait un carton à tel point qu'il était difficile de circuler entre les stands. Et pour s'immerger un peu plus dans la gastronomie, des ateliers cuisine ont été mis en place pour apprendre les recettes traditionnelles. C'est Sung-hee Baik, professeur de cuisine au Centre culturel coréen et chef de l'atelier cuisine à Paris, qui animait le cours de fabrication des *gimbap*, entourée d'une demi-douzaine de participants. Plus tard ont suivi des ateliers de fabrication de *kimchi* — ce chou chinois fermenté et pimenté — et de *jangajji*, des légumes mixtes salés et marinés.

#### STREETFOOD KIDS

Les enfants eux aussi ont eu droit à leurs animations : des ateliers de cuisine chromatique ont été mis en place. Pourquoi les aliments ne sont pas tous de la même couleur ? Pourquoi faut-il manger sain et varié ? Autant de questions auxquelles les plus jeunes ont pu répondre en découvrant la gastronomie pas à pas sous forme de jeux de rôles et en devenant des peintres culinaires qui incarnent des personnages. Dans une autre salle se tenait, un atelier « Pantins Tokebi » — des lutins traditionnels issus du folklore

coréen. Une dizaine d'enfants ont ainsi appris à réaliser des personnages articulés en papier découpé, sous l'égide de Juhyun Choi, sud-coréenne et auteure de bandes dessinées. Les plus chanceux d'entre eux ont même pu fabriquer des têtes de Tokebi comestibles avec des produits traditionnels et bios.

#### DISCUSSIONS GASTRONOMIQUES

Et pendant que les Food trucks faisaient vrombir leur moteur, le week-end a été rythmé par des « Bords de table » initiés par le magazine en ligne participatif *Alimentation générale* en présence de personnalités emblématiques de la Street Food. Conversations, récits d'expérience, rencontres avec des designers culinaires, de nombreux intervenants du monde de la gastronomie se sont succédé pour partager leurs expériences au micro.

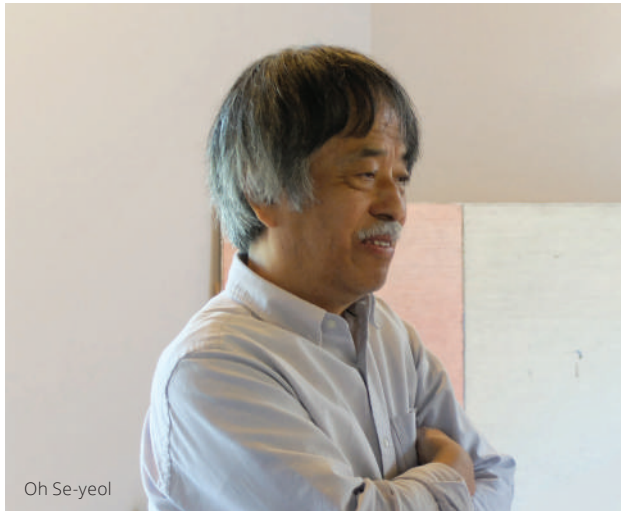
Dimanche après-midi, derniers moments avant la clôture, l'événement battait toujours son plein au son de la Djette coréenne DJ Tin. Cette activiste des nuits pari-

siennes organise depuis 2007 des soirées où elle mixe et invite d'autres jeunes talents à se produire à ses côtés. Elle est aujourd'hui résidente de la Candelaria, du Pasdeloup, de Miss Ko et du Baron à Paris. Vint le moment tant attendu de la remise des trophées, décernés par l'équipe du Carreau du Temple accompagnée de Pierre Sang Boyer, le chef franco coréen invité et Mina Soundiram, la marraine de l'événement. Tour à tour, ils ont remis des trophées — sous forme de petits camions — aux vainqueurs. Durant tout le festival, le public a ainsi pu voter sur des bornes interactives afin d'élire leurs Food trucks préférés parmi plusieurs catégories. Ainsi, le prix de « L'aventurier » a été décerné à Epices and love, un camion hippie qui réalise des *Dosa*, une galette indienne à base de farine de riz et de lentilles farcie d'un mélange de pommes de terre, d'oignons et d'épices, celui du Coup de cœur Street-food est allé à The Beast pour ses excellentes viandes BBQ et c'est Sabroso qui a reçu le prix « Beau comme un camion ». Dernière récompense, et pas des moindres, le trophée « Très, Très Bon », né d'un partenariat avec l'émission éponyme diffusée le dimanche à 11h 30 sur Paris Première a été décerné au camion Tooq Tooq pour ses excellents *Pad thai*, le plat traditionnel thaïlandais, des nouilles sautées au wok accompagnées de diverses graines germées.

La seconde édition de ce festival de la cuisine de rue a réuni cette année plus de 50 000 personnes. Preuve que la cuisine de rue coréenne à la cote en France.

# Oh Se-yeol, l'enfance de l'art

Par Henri-François DEBAILLEUX, critique d'art



Oh Se-yeol

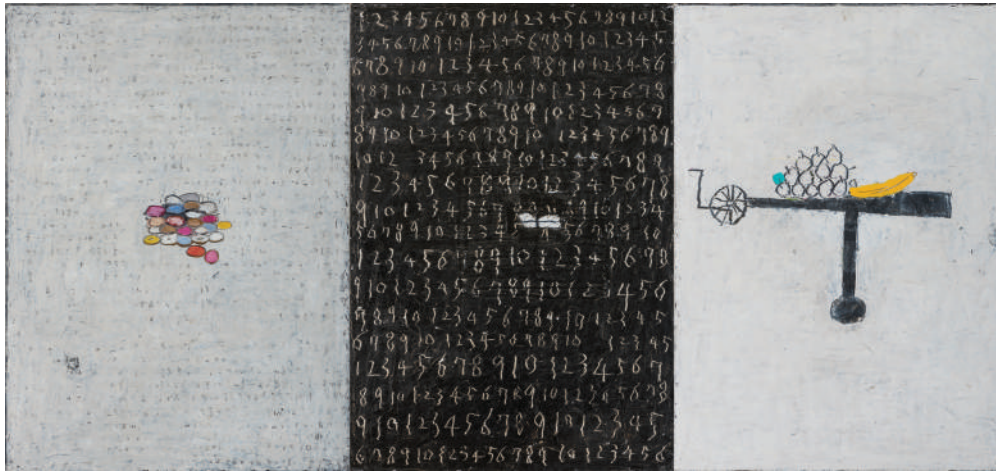
**O**h Se-yeol est resté un éternel enfant. Sans doute celui qu'il était dès l'âge de trois ans « lorsque mon amour pour les arts plastiques a commencé » se souvient-il parfaitement. Aujourd'hui, si l'on fait abstraction de sa moustache grisonnante et de ses cheveux poivre et sel, même son visage a gardé un côté juvénile. Pourtant l'artiste n'est pas si jeune que cela, puisqu'il est né en 1945 à Séoul, en Corée du Sud, et qu'il est sorti diplômé de peinture du Surabeul Art College en 1969, obtenant également par la suite, en 1974, un M.F.A du College of Art de l'Université Chung-Ang. Sa biographie ne mentionne qu'une petite dizaine d'expositions personnelles depuis 1976, toutes à Séoul et majoritairement en galerie depuis la galerie Jean en 1984 et 1987 puis les galeries Garam en 1987, Yeh en 1991 et 1997, et enfin Wellside en 2000 et 2008. Autrement dit, avant cette exposition chez Baudoin Lebon à Paris, il n'avait pas eu de solo show depuis sept ans ! Nul doute d'ailleurs que la perspective de travailler avec le galeriste parisien a dû redonner à Oh Se-yeol une seconde jeunesse, lui qui travaillait de manière assez isolée, d'autant que leur rencontre, à défaut d'être un conte de fée, relève d'une succession de hasards. Baudoin Lebon compte plusieurs artistes coréens dans son équipe (Kim Tschang-yeul, Kim Mi-hyun, Chae Sung-pil, Shin Sung-hi) ; aussi se rend-il régulièrement au Pays du matin calme. Lors d'un voyage à Séoul en septembre 2014, le galeriste va chez un collectionneur, découvre chez ce dernier un tableau de Oh Se-yeol accroché à un mur et, séduit par l'œuvre se renseigne

auprès de son interlocuteur sur l'artiste. Dans la même journée, Baudoin Lebon se rend chez un autre collectionneur, tombe à nouveau sur un tableau d'Oh Se-yeol et décide donc d'aller le rencontrer dans son atelier, situé à environ une heure de Séoul. Il y retournera en juin 2015, puis trois mois plus tard en septembre pour choisir précisément les tableaux qui ont été présentés à Paris. Car, en travaillant dans la perspective de cette première exposition personnelle en France, Oh Se-yeol a retrouvé une belle énergie. Il a même, entre temps, changé d'atelier, quittant celui qu'il avait en appartement pour investir celui d'une maison spécialement construite à cet effet.

Mais au-delà de ce versant biographique, c'est surtout dans ses œuvres qu'Oh Se-yeol a gardé une âme d'enfant. Leur fraîcheur, leur vitalité, leur spontanéité sont indéniablement les premières impressions qu'elles donnent. À commencer



Oh Se-yeol, *Sans titre* (Art Work N°76), 2015. Huile sur toile, 61 x 46 cm.



Oh Se-yeol, *Sans Titre* (Art Work N°37), 2015. Huile sur toile, 72 x 159 cm.

**« DANS SES ŒUVRES, OH SE-YEOL A GARDÉ UNE ÂME D'ENFANT. LEUR FRAÎCHEUR, LEUR VITALITÉ, LEUR SPONTANÉITÉ SONT INDÉNIABLEMENT LES PREMIÈRES IMPRESSIONS QU'ELLES DONNENT. »**

par celles qui évoquent les tableaux noirs de l'école sur lesquels il s'amuse à écrire en blanc des rangées de chiffres, de 1 à 10, qu'il aligne sur des lignes d'écriture imaginaires. Comme s'il s'agissait d'un tracé à la craie, avec le tremblement de l'écolier. Dans certaines toiles, c'est l'inverse, le fond est blanc et les chiffres noirs ou gris. Si quelquefois Oh Se-yeol remplit toute la toile de son écriture, il la coupe le plus souvent en deux pour représenter sur la seconde partie différentes figures : des fruits, des petites fleurs, un pot, mais sans fleurs cette fois, un arrosoir bleu, un poisson rouge, un parapluie jaune, une voiture ou un camion, une roue de vélo, un pistolet... toute une iconographie proche du jouet de l'enfant tel que ce dernier peut le reproduire et le griffonner dans ses dessins. De temps en temps, ces formes se glissent entre les chiffres. Oh Se-yeol va même jusqu'à coller de vrais objets, une toute petite paire de ciseaux, des boutons colorés. Il lui arrive aussi de tracer des lignes, comme sur les cahiers ou l'ardoise, sur lesquelles les figures semblent pousser comme des pâquerettes, toutes sur le même plan. Oh Se-yeol ne se départit en effet jamais de cette frontalité caractéristique du dessin d'enfant qui, ne connaissant pas encore la perspective, juxtapose ses figures les unes à côté des autres et les met à plat, sans arrières plans ni lignes de fuite.

D'une œuvre à l'autre on découvre ainsi tout un alphabet, une écriture. Celle-là même que l'on retrouve, tel un graffiti sur les murs de son atelier, et dans laquelle il semble aller puiser pour peindre ses tableaux. Comme s'il jouait ses notes, ses gammes sur un autre instrument, celui de la toile cette fois, ou du panneau de bois. On pourrait en effet presque parler d'une écriture musicale tant ses chiffres, signes ou figures, accrochés à leurs lignes font quelquefois penser à des notes sur une portée musicale.

La comparaison avec cet autre domaine peut d'autant plus se poursuivre que le travail de Oh Se-yeol fait indéniablement entendre une petite musique qui nous parle et parle à tout le monde puisqu'elle s'appuie donc sur les codes formels universels de l'enfance. Cette enfance, il la recherche en permanence et il la revendique puisqu'elle le fait vivre au quotidien. « Je peins le cœur de l'enfant, c'est cela que j'essaie d'exprimer. Je m'efforce de retrouver

cette pureté, cette innocence, cette naïveté qui disparaissent quand on commence à faire des expériences et qu'on ne peut ensuite plus retrouver », indique-t-il. Et lorsqu'on lui parle de nostalgie, la réponse fuse : « Je me satisfais de la nostalgie, je baigne dedans, c'est ma matière et j'éprouve beaucoup de joie à faire revivre toutes ces figures qu'on oublie ».

Car bien évidemment, à travers ces figures, c'est le temps qu'Oh Se-yeol peint. Certaines de ses toiles, celles qui sont entièrement recouvertes de chiffres noirs ou gris sur fond blanc, peuvent d'ailleurs faire penser à Roman Opalka, même si les démarches des deux artistes sont à l'opposé l'une de l'autre. En effet si Opalka peint la flèche du temps et sa fuite en avant, Oh Se-yeol va dans l'autre sens et remonte, lui, le temps. La grande importance qu'il accorde au travail de la matière, à l'exemple de ces couches superposées de peinture à l'huile qu'il gratte inlassablement pour tirer ses lignes, procède de ce processus temporel. Telle une litanie, la répétition de son geste fait partie de son travail et ses différentes techniques de grattage, avec des aiguilles, au rasoir, avec des pointes, comme s'il s'agissait de scarifications, constituent un véritable rituel. « Je suis chrétien et pour moi les tableaux sont comparables au corps humain, un corps vivant, et le fait de gratter la surface, plus ou moins en profondeur, rejoint l'idée de la douleur et de la vie ». En outre, ce geste maintes fois reproduit et rythmé lui permet de dépasser un état de conscience pour justement laisser la place à cette inconscience de l'enfant. Nombreux sont les artistes qui en vieillissant rêvent de la retrouver. Oh Se-yeol n'aura lui pas besoin de la rechercher : il ne l'a jamais perdue.

L'exposition d'Oh Se-yeol, « Œuvres récentes » s'est tenue du jeudi 15 octobre au samedi 21 novembre 2015, à la galerie Baudoin Lebon, 8, rue Charles-François Dupuy, 75003 Paris, tél. 01 42 72 09 10, [www.baudoin-lebon.com](http://www.baudoin-lebon.com)

NDLR : Oh Se-yeol présentera également une exposition au Centre Culturel Coréen du 16 mars au 1<sup>er</sup> avril 2016.

# La déferlante des artistes plasticiens coréens en France : une invasion stimulante

Par Patrice de la PERRIÈRE, directeur du magazine « Univers des Arts »



Inauguration d'ART CAPITAL 2015 : la façade avec l'entrée du Grand Palais aux couleurs du drapeau français.

Que de chemin parcouru par les artistes coréens depuis la découverte de la technique de la peinture à l'huile à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ! En effet, si la tradition faisait que ces artistes connaissaient surtout la peinture à l'eau et l'encre sur papier, on peut dire qu'ils ont été conquis par les techniques occidentales et n'ont ensuite eu de cesse de maîtriser cette pratique, voulant pour certains se rendre à Paris, centre artistique incontournable, afin de visiter les musées où l'on pouvait voir les tableaux impressionnistes, ainsi que ceux de Gauguin, Van Gogh, Cézanne, etc.

C'est ce qui explique que beaucoup d'artistes coréens aient décidé de s'installer à Paris, plus ou moins longtemps, pour y travailler et pratiquer la peinture à l'huile, technique leur offrant d'autres possibilités, d'autres approches esthétiques permettant de traduire sur le support leurs inspirations,

leurs visions de la réalité et du quotidien. Il y a, encore aujourd'hui, nombre de peintres du Pays du matin clair qui vivent et travaillent à Paris, dont certains depuis plus d'une quarantaine d'années. Dans cette longue liste, s'il fallait n'en citer qu'un, ce serait sans conteste le doyen de tous, l'emblématique maître Han Mook qui du haut de ses 102 ans présente toujours, lors d'expositions rétrospectives, des œuvres recherchées par de nombreux collectionneurs coréens mais aussi français, européens et américains. On peut vraiment dire que ses travaux constituent une œuvre indiscutable aux multiples facettes.

Aujourd'hui, la présence en France d'artistes coréens, lors des grandes manifestations d'art contemporain (salons, foires...), est de plus en plus importante. Pour s'en convaincre, il suffisait de visiter Art Capital – qui se déroulait cette



La délégation coréenne au Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau composée par des artistes de l'Association Saimdang, regroupant des femmes peintres coréennes. Tous les membres de cette association ont fait honneur à cet événement en portant le costume traditionnel, Hanbok, pour le plus grand plaisir des visiteurs.

année du 24 au 29 novembre –, sous la verrière du Grand Palais, et de parcourir les cimaises des quatre salons qui composent cette « Grand' Messe de l'Art ». Cette année encore, on pouvait y admirer des œuvres de nombreux peintres coréens aux techniques et inspirations diverses.

Ainsi, au Salon des Artistes Français, le plus vieux salon d'art du monde, créé pendant le règne du roi Louis XIV (avec un jury traditionnellement très difficile et exigeant), plus d'une douzaine d'artistes coréens avaient été acceptés et exposaient leurs tableaux.

Au Salon des Indépendants, avec sa devise « ni jury, ni récompenses », datant de l'époque de sa création à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, participaient aussi, cette année, une quarantaine d'artistes coréens venus de Corée ou résidant en France.

Quant au Salon du Dessin et de la Peinture à l'Eau, dont la particularité est de ne proposer que des œuvres sur ou en papier, il recevait, lui, deux délégations d'artistes coréens, qui comptaient chacune quinze artistes. Celle de l'Association « Saimdang », réunissant des femmes peintres de Corée expérimentées et connues dans leur pays (association présidée par Madame Kim Chun-Joo, avec la peintre Jun Myung-Ja), qui donnait à voir des œuvres aux multiples résonances traditionnelles qu'il s'agisse de calligraphies ou d'aquarelles. Ces quinze artistes de l'association nous avaient fait l'honneur d'être toutes habillées en *Hanbok*, costume traditionnel coréen aux couleurs chatoyantes. Et, durant le vernissage, elles nous ont offert des chants et danses coréennes pour la plus grande joie des visiteurs munis d'un appareil photo !

Enfin, le Salon Comparaisons, traditionnellement constitué de différents groupes

organisés autour de mêmes affinités artistiques et menés par un « Chef de groupe » cooptant ses membres, présentait aussi des peintres coréens choisis et menés par maître Park Kwang-jin, « Chef de groupe » depuis plusieurs années qui s'attache à proposer à chaque salon des artistes différents. Cela afin de présenter aux amateurs d'art français, au fil des ans, un tour d'horizon aussi complet que possible du panorama artistique coréen. Toujours au Salon Comparaisons, il faut aussi signaler l'excellente plasticienne coréenne Kim Sang-Lan, qui vit et travaille à Paris depuis de nombreuses années et qui est, depuis plusieurs éditions, « Chef de groupe » d'artistes

réalisant des installations très inventives et créatrices.

Ce qui est certain, c'est que Art Capital, avec en tout près d'une centaine d'artistes coréens répartis entre les quatre salons précités, est une manifestation phare offrant un bel éventail de l'art et de la créativité coréenne d'aujourd'hui.

À cette présence coréenne dans les salons d'Art Capital, on pourrait également ajouter les artistes de la délégation de l'International Art Committee et de l'Association des Artistes pour la Paix Mondiale exposant chaque année en décembre au Carrousel du Louvre, dans le cadre du traditionnel Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (qui réunit en moyenne une vingtaine d'exposants de Corée), les artistes participant au Salon d'Automne, les plasticiens présentés par les galeries coréennes invitées dans le cadre de la FIAC (Foire internationale d'Art contemporain de Paris) ou encore ceux participant à MAC PARIS. Sans oublier les expositions annuelles des grandes associations coréennes telles Sonamou ou l'AJAC, ainsi que les nombreux artistes coréens



Artistes coréens exposant au Salon des Artistes Français et au Salon des Indépendants, avec des assistants de la galerie coréenne organisatrice et les responsables du Centre Culturel Coréen, dont son directeur M. Loh Ilshik (4<sup>e</sup> à partir de la gauche).

invités, à titre individuel, dans les galeries parisiennes, par exemple cette année : Sen Chung à la galerie Duboys, Oh Se-yeol et Chae Sung-pil à la galerie Baudoin Lebon, etc.

Et il ne s'agit là que des manifestations parisiennes qui ne doivent pas masquer les expositions en province qui présentent aussi, souvent, des artistes de Corée, permettant ainsi de transmettre à un large public, aux quatre coins de la France, une peinture attractive et d'une grande vitalité.

Parmi les événements hors Paris, certaines municipalités, notamment en banlieue parisienne, invitent régulièrement des artistes coréens pour enrichir leurs espaces publics ou leurs salles d'expositions et ainsi apporter à leurs administrés des nouveautés plastiques venues de l'autre bout de la terre ! C'est par exemple le cas des villes de Saint-Mandé ou de Nogent-sur-Marne, qui a déjà invité au Carré des Coignard le grand calligraphe Jung Do-jun et présentera prochainement, devant la mairie, les étonnants « bouquets de drapeaux » de Kim Hae-gon, ainsi qu'une exposition comprenant installations, vidéos, peintures et sculptures réalisées par des plasticiens coréens.

En cette Année France-Corée 2015-2016 où l'on commémore le 130<sup>e</sup> anniversaire des relations diplomatiques entre nos deux pays et qui voit se dérouler dans toute la France de très nombreuses expositions de prestige, il est intéressant de souligner que, depuis plusieurs années déjà, les artistes coréens sont de plus en plus présents non seulement dans les grands « Salons historiques » mais aussi, plus généralement, dans toutes les grandes manifestations dévolues en France à l'art d'aujourd'hui.

Leur présence apporte indiscutablement à notre « paysage pictural » une touche d'originalité et de créativité. D'autant que les artistes de ce pays de plus en plus « puissant » n'en ont pas pour autant oublié leurs racines traditionnelles, ce qui leur permet d'apporter à l'art actuel une réelle sin-



L'artiste Kim Sang-Lan, chef de groupe au Salon Comparaisons, devant son installation.

gularité. C'est peut-être pour cela, d'ailleurs, que la culture coréenne est de plus en plus visible, de plus en plus attractive à travers le monde, et que les artistes coréens remportent de plus en plus de succès sur la scène internationale.

Parmi les plus illustres d'entre eux qui ont vécu et travaillé en France au cours de ces dernières décennies, notons que le Musée Cernuschi a réalisé une remarquable sélection présentée (jusqu'au 7 février 2016), dans le cadre de l'exposition « Artistes coréens en France », nous permettant de retrouver, pour notre grand plaisir, les figures historiques de la peinture coréenne, personnalités importantes qui ont su à la fois garder avec fierté leurs origines extrême-orientales, créer des ponts entre l'Orient et l'Occident et enrichir de leurs spécificités l'art d'aujourd'hui.

Signalons pour conclure que ce grand dynamisme des artistes coréens en France, évoqué dans cet article, se confirme lorsque l'on a la chance de visiter la Corée. En effet, on s'aperçoit que ce pays est une véritable pépinière artistique toujours en ébullition. Avec des galeries dynamiques, de très beaux espaces d'exposition (tel celui du « Seoul Art Center »), ou même certains palais...

Bref, on peut dire que la Corée artistique n'a pas fini de nous étonner. Et les artistes coréens, qui viennent de plus en plus nombreux en France, en sont les meilleurs ambassadeurs.



Le peintre Park Kwang-Jin, chef de groupe de la délégation coréenne au Salon Comparaisons, avec cinq artistes y exposant.

# Entretien avec Ahn Sook-sun, grande dame du pansori

Propos recueillis par Han Yumi\*

Venue à Paris cet automne, Ahn Sook-sun, figure emblématique du pansori, a eu la gentillesse de nous accorder, entre deux avions, un entretien où elle nous parle de son art. Cette grande chanteuse – sans doute actuellement la plus connue en dehors des frontières de la Corée – est née en 1949, et sa vie a accompagné l'histoire moderne de ce jeune pays nommé Corée du Sud. Il faut se souvenir qu'à sa naissance, le statut de chanteuse de pansori était loin d'être celui de « star » que nous connaissons aujourd'hui ; il aura fallu pour ça que, conscients du danger que courait le genre de disparaître, un groupe de jeunes passionnés parvienne à faire nommer les pansoris classiques « trésors nationaux », avec des maîtres « détenteurs de patrimoine culturel, *ingan munhwajae* » chargés d'assurer leur survie ; c'est durant cette période que la jeune Ahn Sook-sun a fait son apprentissage du genre. Née à Namwon, terreau historique du pansori, dans une famille de musiciens, elle a été formée par de grands maîtres. C'est ainsi qu'elle possèdera bientôt les cinq pansoris classiques (soit le répertoire complet des œuvres conservées, près de vingt heures de chant au total). Au Théâtre National de Séoul, elle travaille, dans les années 1970/80, avec le poète et dramaturge Heo Kyu (1934-2000), représentant emblématique d'une jeune génération en colère pour qui le pansori est un chant de résistance à l'occidentalisation de la Corée. Toute la suite de sa carrière montrera son implication pour la défense et l'illustration d'un genre qu'elle marque de son empreinte. Elle est, par ailleurs, détentrice du patrimoine culturel intangible n°23, pour le *gayageum sanjo* et *gayageum byeongchang*, solo et chant pansori accompagné au *gayageum*. Depuis 1989, elle tourne à l'étranger, et devient une sorte d'ambassadrice du genre, particulièrement en France. Après l'avoir invitée à chanter *Le dit de Chunhyang* dans la grande intégrale du Festival d'Automne à Paris 2002, Joséphine Markovits, directrice artistique, souhaitait la retrouver, tout en présentant une forme inédite de pansori ; et ce fut *Le dit du palais sous les mers* en version *ipchechang*, c'est-à-dire à deux voix, en l'occurrence avec son élève Nam Sang-il (né en 1979), chanteur déjà célèbre et particulière-



ment ouvert aux nouvelles expériences. C'est ainsi que ce lundi 21 septembre 2015, dans un Théâtre des Bouffes du Nord où plus une place n'était disponible depuis longtemps, Ahn Sook-sun et Nam Sang-il, accompagnés par le tambour du maître *gosu* Cho Yong-su, ont présenté ce *Sugungga*, *le Dit du palais sous les mers*, œuvre que nous aimons particulièrement pour l'avoir traduite (Scènes coréennes, Imago 2010), et dont nous avons le plaisir d'assurer le surtitrage.

**Culture Coréenne : Comment avez-vous trouvé le public français ce soir-là aux Bouffes du Nord ?**

**Ahn Sook-sun :** Lorsque nous nous étions vues en 2002, déjà à l'occasion du Festival d'Automne à Paris, je vous avais dit la rencontre merveilleuse que nous avions eue avec le public français, qui avait pu suivre toutes ces versions intégrales sans se lasser grâce au surtitrage. C'était la première fois que cela se produisait à l'étranger ! À l'époque, je ne voulais plus faire d'intégrales hors de Corée, tant était longue l'épreuve de chanter trois, quatre heures, voire plus, pour un public qui ne comprenait rien à l'histoire qu'on lui racontait. Le surtitrage a changé la donne, et à Paris, ce soir-là (*en 2015*), j'ai eu vraiment la certitude que le public suivait tout ce que nous chantions. C'est particulièrement important dans *Sugungga* (*Le dit du palais sous les mers*), qui possède une dimension satirique et humoristique essentielle. Chaque fois que je croisais le regard des spectateurs, je les trouvais toujours extrêmement à l'écoute, concentrés, attentifs, et ce durant plus de trois heures. Ils ont beaucoup ri aux passages comiques, ce qui est très agréable à l'étranger, et il y avait même quelques français qui lançaient des *chuimsae* (onomatopées traditionnelles d'encouragement, très rares hors de Corée). À la fin du concert, nous avons été très émus de recevoir une standing ovation, et cinq rappels ! J'étais très touchée. C'est toujours une belle expérience de jouer devant une salle comble hors de Corée, mais là, j'ai

été particulièrement sensible à la chaleur de l'accueil et à la qualité rare de l'écoute. Je ne connaissais pas cette salle (des Bouffes du Nord), on m'avait juste dit que c'était un lieu légendaire, et en effet, c'est un endroit incroyable, avec ces hauts murs ocres et cette proximité avec le public. Je me sentais reliée à chaque spectateur, où qu'il se trouve dans la salle. J'ai vraiment apprécié ce concert.

**Certains organisateurs hésitent parfois à présenter les pansoris en version intégrale, estimant la marche trop haute à franchir pour le public, et préfèrent présenter des concerts d'extraits. Quelle est votre position ?**

En Corée, effectivement, on peut tout à fait présenter l'un ou l'autre, selon les occasions. Par contre, à l'étranger, je suis convaincue qu'il est préférable de présenter des intégrales. Si je chante en Corée des extraits de n'importe lequel des cinq pansoris restants, les spectateurs connaissent suffisamment l'œuvre pour savoir quel est le contenu du passage, quels sont ses enjeux en terme de récit, d'émotions, etc., et nous pouvons partager, eux et moi. Mais ce n'est évidemment pas le cas à l'étranger, où le pansori reste à découvrir, et où les spectateurs ne peuvent « entrer » dans l'histoire, même si on leur fournit un petit résumé programme. C'est pourquoi je suis de plus en plus convaincue qu'il ne faut pas hésiter à présenter à l'étranger des pansoris en version intégrale, afin de pouvoir partager avec le public toute la force des récits.



Festival d'Automne à Paris, 21 septembre 2015. Ahn Sook-sun et Nam Sang-il, dans une version à deux voix du pansori *Sugungga* au Théâtre des Bouffes du Nord qui affichait complet plusieurs jours avant la date de la représentation. © Vincent Pontet

*L'ipchechang est une variante assez rare du pansori, puisqu'au lieu de la configuration de « l'opéra à une voix », pour reprendre le cliché usuel, vous vous retrouvez à deux chanteurs sur scène, vous partageant le texte, tantôt alternant les passages, tantôt vous amusant en dialogues, tantôt chantant en duo. Cette expérience vous a-t-elle plu et souhaitez-vous la renouveler ?*

Il est vrai que cette pratique n'est vraiment pas fréquente dans le cadre d'une intégrale. Autant certaines scènes précises peuvent bien se prêter à ce jeu, autant la préparation d'une intégrale pose des problèmes très complexes, et nous avons beaucoup travaillé pour mettre sur pied ce concert pour le Festival d'Automne. C'était très intéressant, et j'ai appris de choses à cette occasion. *Ipchechang*, ça veut dire que l'on doit partager les rôles, partager le texte. Cela suppose une grande écoute de l'autre, de ses caractéristiques propres, de ses modes de jeu, pour se répartir au mieux les différents moments. Je dois dire que *Sugungga* est particulièrement approprié, avec ses personnages bien dessinés, le lapin, la tortue, beaucoup de dialogues à faire vivre. Avec Nam sang-il, nous nous sommes bien amusés. Cela nous a même donné envie de développer ce travail, et de l'élargir aux autres pansoris.

*Si le pansori est toujours aussi vivant, c'est grâce à la qualité de sa transmission. Pensez-vous que la pérennité des cinq pansoris restants est assurée aujourd'hui ?*

La base de la tradition du pansori, c'est la transmission orale : l'élève face au maître, et la répétition à l'identique, inlassablement, de sections de plus en plus longues. Même si l'on voit des jeunes gens tenter d'autres choses, inventer de nouvelles formes, cela ne change rien à ce qui fait l'essence du genre, à savoir l'assimilation de ce patrimoine classique dans le cadre du rapport avec un maître. Les tentatives de transcription, de mises en partition selon les normes occidentales de la musique, se révèlent des leurre qui ne peuvent changer cette vérité fondamentale. C'est seulement en répétant, en répétant, et en répétant encore que l'on peut assimiler ces œuvres, les faire siennes. Si l'on veut assurer la vie des cinq pansoris classiques, il faut que des chanteurs de la vieille école comme moi continuent à se dévouer pour les jeunes.

*Justement, que pensez-vous de ces évolutions diverses et variées issues du pansori classique, soit qu'elles aillent vers la création de pansoris modernes, soit qu'elles développent une théâtralité opératique, comme le changgeuk, voire qu'elles tentent une rencontre, ou une fusion, avec certaines musiques occidentales ?*



Au sommet de son art, le très expressif duo Ahn Sook-sun / Nam Sang-il a enthousiasmé le public des Bouffes du Nord. © Vincent Pontet

Je pense que tout ce qui peut aider le pansori à se rapprocher du public est à encourager, que ce soit par la création de nouvelles œuvres, ou par la fusion avec d'autres musiques. À condition de respecter ce qui fait l'essence de notre musique traditionnelle, cela peut permettre de l'enrichir. Par contre, si l'on part du principe que toute musique traditionnelle est nécessairement ennuyeuse, que le public ne peut pas s'y intéresser, et qu'il faut impérativement la « fusionner » avec des formes occidentales, modernes, à la mode, alors on a foncièrement tort. Il faut montrer que notre musique traditionnelle est vivante, passionnante, et souvent amusante. Quand j'étais directrice artistique de l'Institut de musique traditionnelle, pour aider le public d'aujourd'hui à accéder sans crainte à nos formes anciennes, j'avais conçu un spectacle en forme opératique, un *changgeuk*, à partir de *Sugungga*. Cela s'appelait *Tokki taryeong, la balade du lapin*, il y avait de nombreux chanteurs, des costumes, des décors, des musiciens, et on respectait avec la plus grande fidélité la tradition du chant pansori, de sa technique, et de son esprit : simplement, on en faisait un spectacle grand public qui a connu un succès incroyable. Le public coréen, tous âges confondus, était ravi, on jouait à guichet fermé tous les soirs et on a dû prolonger plusieurs fois. Nous avions même prévu un surtitrage en anglais pour les spectateurs étrangers. La question, me semble-t-il, n'est pas de savoir de quelle manière on présente l'œuvre au public, l'essentiel est de trouver la forme qui nous permette de faire sentir à des gens d'aujourd'hui toute la force de cette musique dans son authenticité, de toucher mes contemporains, de communier avec eux à travers le pansori : voilà ce qui m'importe avant tout.

\*Han Yumi est l'auteur de *Le pansori, un art de la scène* (Presses universitaires de Franche-Comté, 2015), coordinatrice artistique pour les programmes pansori et chamanisme du Festival d'Automne à Paris 2015.

# La Corée, un rayonnement à l'international



Remontées mécaniques d'une station de la région de Pyeongchang, en plein développement touristique.

Bouillonnante et innovante, la Corée du Sud est désormais une destination qui se démarque. On la connaît principalement pour son industrie high-tech, pour son Kimchi ou même pour son Gangnam Style. Le pays attire également les visiteurs étrangers du fait de sa richesse historique et culturelle, ses nombreux sites inscrits au Patrimoine Mondial de l'Unesco, ses paysages montagneux mais aussi sa gastronomie aux saveurs si fines et délicates.

Forte de son dynamisme économique, la Corée du Sud a su organiser et accueillir avec succès depuis plusieurs décennies des grands événements d'envergure mondiale. Son rayonnement à l'international a commencé en 1988, avec les Jeux Olympiques de Séoul. Il y a eu également, en 2002, la Coupe du monde de football... Plus récemment, la Corée a accueilli le sommet du G20 en 2010, les Championnats du Monde d'Athlétisme en 2011 ou encore l'exposition internationale à Yeosu en 2012. S'appuyant sur ses expériences passées, la Corée s'apprête à accueillir en 2018 les Jeux Olympiques et Paralympiques d'hiver, qui auront lieu à Pyeongchang dans la province du Gangwondo.

Souvent surnommée « les Alpes coréennes », la région de Pyeongchang jouit d'une situation idéale dans le parc national d'Odaesan. Ce parc possède les plus grandes forêts naturelles de Corée et abrite une flore et une faune sauvage particulièrement riches. Le comté de Pyeongchang, l'une des régions les plus enneigées du pays, abrite également plusieurs stations de ski dotées d'un équipement d'excellente qualité permettant de s'adonner aux sports d'hiver : ski, luge, snowboard... En plus, d'ici 2018, Pyeongchang sera accessible par le KTX (train coréen à grande vitesse), facilitant l'arrivée de touristes de Séoul. Parallèlement, de nombreuses infrastructures hôtelières verront le jour pour accueillir les visiteurs internationaux, ce qui contribuera aussi au développement du tourisme dans la région.

Pour plus de renseignements sur Pyeongchang :  
[www.visitkorea.or.kr](http://www.visitkorea.or.kr)

Sources :  
Office National du Tourisme Coréen  
33 av. du Maine – Tour Montparnasse 75015 PARIS  
Tel. 01 45 38 71 23

## Livres



LE DERNIER ÉVÉNEMENT  
de YOO Eunsil

Ce récit captivant et très touchant, écrit par une jeune auteure coréenne, raconte la relation entre un petit-fils et son grand-père qui est la figure adulte la plus importante pour le jeune garçon. Il nous explique aussi les traditions coréennes lors d'un enterrement. Étonnamment, ce livre n'est pas triste mais bien une ode à la vie, au bonheur d'avoir eu une existence bien remplie, quelles que soient les erreurs que l'on ait pu faire. Véritable réflexion sur la vie et la mort, cette histoire nous fait voyager en Corée dans l'intimité d'une famille qui fait de son mieux pour allier tradition et modernité. Un vrai chef d'œuvre de la littérature coréenne qui touchera adolescents comme adultes.

Traduit du coréen par Catherine Baudry et Sohee Kim  
Ed. L'École des Loisirs

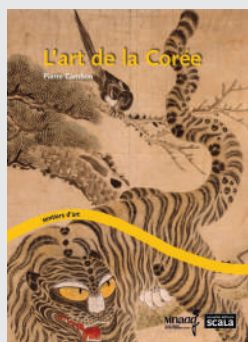


POÈMES DE L'HIMALAYA  
de KO Un

De son séjour en Himalaya, Ko Un a tiré des poèmes d'une beauté sincère et touchante. Paysages du Tibet, rencontres au détour d'un chemin, difficulté du voyage à des hauteurs où l'oxygène vient à manquer, loin des clichés du mysticisme, le poète porte un regard plein de lucidité sur la réalité de la terre qui l'accueille et invite le lecteur à le suivre sur les chemins du toit du monde.

Ko Un, né en 1933, est actuellement l'un des poètes les plus célèbres de Corée du Sud. De son œuvre monumentale (près de 150 volumes de poésie, essais, prose, récits...) on peut lire en français les recueils *Qu'est-ce ? Poèmes zen* (Maisonneuve & Larose), *Sous un poirier sauvage* (Circé), *Dix mille vies* (Belin) et *Chuchotements* (Belin).

Traduit du coréen par No Mi-sug et Alain Génétiot  
Ed. Decrescenzo



L'ART DE LA CORÉE  
de Pierre CAMBON

Ce livre nous présente un parcours chronologique complet de l'art en Corée, depuis les origines jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Y sont présentés nombre de fleurons du patrimoine coréen, depuis la période des Trois Royaumes (1<sup>er</sup> - VII<sup>e</sup> siècle), jusqu'à l'époque Joseon (1392-1910), en passant par l'époque Goryeo (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) et ses fameux céladons à la beauté inimitable.

Pierre Cambon est conservateur en chef du Musée National des Arts Asiatiques Guimet, chargé des collections coréennes et afghanes. Il fut attaché culturel en Corée de 1988 à 1992. Commissaire de plusieurs expositions de grande envergure sur l'art coréen il en est certainement, en France, l'un des plus fins connaisseurs.

Nouvelles Éditions Scala



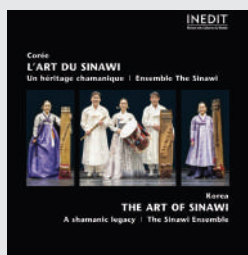
EN BEAUTÉ  
de KIM Hoon

Alors que sa femme vient de mourir, le directeur d'une boîte de cosmétiques doit gérer, depuis les salons funéraires, l'urgence d'une campagne de lancement publicitaire... Un portrait au scalpel de la Corée d'aujourd'hui, et un ton unique, une écriture d'une densité étonnante, qui ne recule devant aucune horreur, qu'elle soit morale ou physique, mais avec une charge d'humour permanente...

KIM Hoon est né en 1948 à Séoul, où il vit et travaille. Il a longtemps tenu la rubrique littéraire du grand quotidien Hankuk. En 2001, son premier roman *Le Chant du sabre* (Gallimard), couronné par le prix Tong-Hi, a aussitôt connu le succès. *En beauté* a reçu le prestigieux prix Yi Sang en 2004.

Traduit du coréen par HAN Yumi et Hervé PÉJAUDIER  
Ed. Philippe Picquier

## CD



L'ART DU SINAWI  
UN HÉRITAGE CHAMANIQUE  
par l'Ensemble The Sinawi

À l'origine, le sinawi était une musique improvisée par un petit ensemble instrumental pour accompagner les danses et les chants des chamanes pendant leurs rituels. Beaucoup de ces rituels ayant disparu, il est devenu de nos jours une musique de concert et son contenu musical s'est enrichi et diversifié. C'est ce que cet album s'efforce de montrer en faisant éclater le carcan rythmique un peu monotone du *sinawi* rituel.

Kim Hae-sook, cithare à chevaux *gayageum*  
Lee Jae-hwa, cithare à frettes *geomungo*  
Kim Young-gil, cithare à archet *ajaeng*  
Ahn Sung-woo, flûte *daegeum*  
Yu Kyung-hwa, percussions

INEDIT / Maison des Cultures du Monde  
Distribué par Socardisc, disponible à la MCM



L'ART DU SANJO  
DE CHEOLHYEONGEUM  
par Yu KYUNG-HWA

Né à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le *sanjo* est une suite pour instrument solo accompagné au tambour. Ce genre, plus que tout autre, incarne la musique traditionnelle des Coréens d'aujourd'hui, sans doute en raison de ses sonorités très contemporaines et de la virtuosité qu'il impose à ses interprètes. Conçu à l'origine pour le *gayageum*, il est très vite adopté par d'autres instruments. Dans cet album, l'instrument solo est le *cheolhyeongeum*, sorte de cithare hybride aux cordes en métal (inventée vers 1940) permettant un jeu en glissando, à la sonorité très indienne et expressive.

Yu Kyung-hwa, cithare *cheolhyeongeum*  
Lee Yong-koo, tambour *janggu*

INEDIT / Maison des Cultures du Monde  
Distribué par Socardisc, disponible à la MCM

CENTRE CULTUREL CORÉEN  
2, avenue d'Iéna, 75116 Paris  
[coree-culture.org](http://coree-culture.org)



한국문화원  
CENTRE CULTUREL CORÉEN